

# L'ÉCHO DE NOS NAISSANCES

STUDIO PINK



# L'Écho de nos Naissances

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Solitude des Astres	4
Chapitre 2 : L'Étincelle de la Reconnaissance	10
Chapitre 3 : Le Premier Rempart	16
Chapitre 4 : La Peur de l'Évidence	23
Chapitre 5 : L'Écho des Confidences	29
Chapitre 6 : Le Mur du Libre Arbitre	35
Chapitre 7 : Le Sceau du Premier Baiser	41
Chapitre 8 : Le Serment Infaillible	46
Chapitre 9 : L'Ombre du Passé	51
Chapitre 10 : La Discorde des Âmes	57
Chapitre 11 : Le Silence de l'Absence	62
Chapitre 12 : L'Épreuve du Sacrifice	68
Chapitre 13 : Les Retrouvailles de l'Aube	74
Chapitre 14 : L'Unisson du Destin	79
Chapitre 15 : L'Éternité au Présent	84

# Chapitre 1

## La Solitude des Astres

Voici le chapitre initial de **« L'Écho de nos Naissances »**.

\*\*\*

### CHAPITRE 1 : LA SOLITUDE DES ASTRES

Il manquait exactement deux centimètres d'air entre mes poumons et ma cage thoracique. C'était une mesure précise, mathématique, que je recalculais chaque matin en ouvrant les yeux. Ce n'était pas de l'asthme, ni de l'anxiété. C'était un vide structurel. Comme si l'architecte de mon corps avait oublié de couler une dalle de béton quelque part entre le cœur et la gorge, laissant un courant d'air glacial s'engouffrer dans les moindres recoins de mon existence.

Ce soir-là, le vide avait l'odeur du gin de mauvaise qualité et du parfum *\*Santal 33\** qui flottait sur la terrasse du *\*Perchoir\**.

Paris s'étalait sous mes pieds, une mer de lumières froides et de klaxons étouffés. Je fixais mon verre, observant les glaçons fondre, une érosion miniature qui semblait durer une éternité.

— Tu as encore ton regard de tragédie grecque, Elias. Détends-toi, c'est juste du champagne, pas de la ciguë.

La voix de Clara claqua comme un fouet de soie. Elle s'accouda à la rambarde à côté de moi, libérant un sillage de tabac froid et de rouge à lèvres coûteux. Elle me fixa,

ses yeux sombres fouillant mon visage avec une efficacité chirurgicale.

— Je ne bois pas de champagne, répondis-je sans la quitter des yeux. C'est un gin-to. Et je ne fais pas de tragédie. Je m'ennuie.

— On s'ennuie quand on est seul, Elias. Quand on est avec moi, on subit, ou on admire. Choisis ton camp.

Elle prit une gorgée de son verre, laissant une trace carmin sur le rebord du cristal. Clara était mon ancrage, la seule personne capable de supporter mes silences sans essayer de les meubler avec de la tapisserie bon marché.

— Tu cherches quoi, exactement ? demanda-t-elle soudain, son ton perdant de son piquant. Dans la foule, là. On dirait que tu attends que quelqu'un surgisse des ombres pour te rendre ton ombre.

Je ne répondis pas tout de suite. Ma main droite, par réflexe, serra le métal froid de la balustrade. Mes doigts cherchaient quelque chose à saisir, une texture, une peau, une certitude.

— J'ai l'impression d'être une fréquence radio qui n'émet que dans le vide, Clara. Comme si j'avais été programmé pour un duo et que le script avait été perdu à la naissance.

Elle laissa échapper un rire bref, un son sec qui n'atteignit pas ses yeux.

— On appelle ça la condition humaine, chéri. Bienvenue au club. On est tous des astres solitaires qui se cognent les uns contre les autres en espérant que l'impact fera jaillir une étincelle.

— Non, murmurai-je. Les astres ne se cognent pas. Ils restent à des millions de kilomètres les uns des autres. C'est pour ça qu'ils brillent. Pour qu'on ne voie pas la

distance.

Je me détournai d'elle, le regard perdu vers l'horizon où le Sacré-Cœur ressemblait à une dent de lait plantée dans la mâchoire de la nuit.

C'était là, à ce moment précis, que la sensation revint. Plus forte. Une pression magnétique derrière les tempes. Un frisson qui ne devait rien à la brise d'octobre mais tout à une intuition sauvage, animale. L'impression d'être observé, non pas par un regard, mais par une présence identique à la mienne. Une résonance.

Je me retournai brusquement.

La terrasse était bondée. Des corps qui se déhanchaient sur une électro minimale, des rires trop forts, le cliquetis des briquets. Et puis, au milieu de ce chaos de chair et de tissus, une silhouette.

À dix mètres de moi. Un homme.

Il ne me regardait pas. Il fixait le vide, exactement comme je le faisais quelques secondes plus tôt. Il portait un manteau de laine sombre, les mains enfoncées dans les poches, les épaules légèrement voûtées comme s'il portait le poids de tout le ciel sur son dos.

L'air autour de moi devint soudain électrique. Une odeur de pluie sur l'asphalte brûlant — cette odeur de terre et d'orage qu'on appelle le péttrichor — m'envahit les narines, alors même que le ciel était parfaitement sec.

Mon cœur rata une marche. Un battement irrégulier, violent.

— Elias ? Ça va ? Tu es blanc comme un linge.

La voix de Clara semblait venir du fond d'un tunnel. Je ne l'écoutais plus. Je fis un pas en avant, poussé par un instinct que je ne contrôlais pas. C'était lui. Je ne savais pas qui « lui » était, mais chaque cellule de mon corps hurlait la reconnaissance. C'était la pièce manquante. Le morceau de puzzle dont les bords s'ajustaient parfaitement à mes propres cassures.

Je fendis la foule, bousculant une fille en robe pailletée qui pesta dans mon dos. Je m'en moquais. Le monde s'était réduit à ce point précis, à cet inconnu qui semblait absorber toute la lumière de la terrasse.

À cinq mètres.

La tension était telle que j'avais l'impression que si je le touchais, nous allions tous les deux nous désintégrer dans un éclair aveuglant.

Il tourna la tête.

Ses yeux. C'étaient les miens. Pas la couleur — les siens étaient d'un gris d'orage alors que les miens tiraient sur le vert — mais l'expression. Cette fatigue millénaire, ce manque viscéral, cette attente insupportable.

Il se figea. Sa main sortit de sa poche, les doigts tremblants. Il sentait la même chose. L'écho. Le choc de deux astres qui découvrent qu'ils partagent la même orbite.

— Vous... commença-t-il.

Sa voix était un murmure, mais elle résonna dans ma poitrine comme un coup de tonnerre. C'était une voix que je connaissais. Non pas parce que je l'avais entendue, mais parce que je l'avais rêvée. C'était la fréquence que je cherchais.

— Je sais, coupai-je, le souffle court.

Nous restâmes là, immobiles au milieu du tumulte, deux pôles magnétiques enfin face à face. Le bruit de la fête s'effaça. La musique devint un lointain bourdonnement. Il n'y avait plus que l'odeur du pétrichor et la certitude effrayante que ma vie venait de se scinder en deux : avant cet instant, et après.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-il. Cette sensation... On dirait que je respire enfin.

Il fit un pas vers moi. Sa main s'éleva, hésitante, cherchant le contact. Je ne reculai pas. Je voulais ce contact. Je voulais savoir si sa peau brûlait autant que la mienne.

Juste avant que ses doigts ne frôlent mon poignet, un serveur nous sépara brutalement en portant un plateau chargé de verres vides.

— Pardon, messieurs, laissez passer !

L'espace d'une seconde, le lien fut rompu. Le monde réel s'engouffra dans la brèche avec la violence d'une inondation. Clara réapparut à mon côté, me saisissant le bras.

— Elias, tu me fais peur. Tu as l'air d'être en plein trip mystique. Viens, on s'en va.

— Non, attends...

Je cherchai l'inconnu du regard. Il avait reculé de quelques pas, l'air aussi désorienté que moi. Il semblait lutter contre l'envie de s'enfuir et celle de se jeter dans le vide.

— Comment vous appelez-vous ? criai-je par-dessus la reprise de la basse qui faisait vibrer les planches.

Il me regarda une dernière fois. Un regard chargé d'une mélancolie si pure qu'elle me serra le ventre.

— Julian, dit-il dans un souffle que je devinai plus que je n'entendis.

Et puis, il tourna les talons. Il s'enfonça dans la foule, son manteau sombre se confondant avec les ombres de la nuit parisienne.

— Julian !

Je voulus le suivre, mais Clara me retint avec une force surprenante.

— Laisse tomber, Elias. C'est juste un mec dans une soirée. Tu ne vas pas courir après les fantômes.

Je restai planté là, le bras tendu vers le vide, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes. La sensation de manque était revenue, plus cruelle encore qu'avant. Car maintenant, je savais ce qui manquait. Je connaissais le nom de ma blessure.

Julian.

Je regardai le ciel. Les étoiles semblaient plus lointaines que jamais, de petits points froids perdus dans l'immensité noire. Je compris alors que la solitude des astres n'était pas de briller loin des autres. C'était de croiser un jour une autre lumière, de comprendre qu'on appartient au même système, et de devoir continuer sa course, seul, dans le silence de l'espace.

Ce soir-là, je ne rentrai pas chez moi. J'errai dans les rues de Paris jusqu'à l'aube, hanté par l'odeur de la pluie et le gris d'un regard qui m'avait rendu, pour quelques secondes, l'intégralité de mes poumons.

L'écho de notre naissance venait de retentir. Et il allait tout dévaster sur son passage.

# Chapitre 2

## L'Étincelle de la Reconnaissance

Le café était tiède, noir, aussi amer que la certitude qui s'était logée sous mes côtes depuis quarante-huit heures. Je n'avais pas dormi. Pas vraiment. Chaque fois que je fermais les paupières, le gris de ses yeux défilait derrière mes rétines comme une pellicule surexposée.

Paris s'éveillait dans un fracas de poubelles et de klaxons, mais pour moi, le monde s'était tu. J'étais dans l'œil du cyclone, ce calme plat et terrifiant qui précède l'effondrement des structures. Je me sentais dépossédé de mon propre corps. Comme si, en croisant Julian dans cette soirée, il était reparti avec une partie de mes organes vitaux, me laissant là, fonctionnel mais creux.

Je poussai la porte de la galerie. L'odeur de la peinture fraîche et de la poussière ancienne me frappa, mais elle ne parvint pas à m'ancrer. Clara, mon associée, était déjà là, perchée sur un escabeau, une mèche de cheveux blonds s'échappant de son chignon en bataille.

— T'as une tête de déterré, balança-t-elle sans descendre de son perchoir. Tu l'as retrouvé, ton fantôme ?

— C'est pas un fantôme, murmurai-je en posant mon sac. C'est un séisme.

— Très poétique. En attendant, le séisme a un rendez-vous à dix heures. Un mec qui veut racheter toute la série « Écorchés ». Un investisseur. Il paraît qu'il est jeune, blindé et qu'il a un goût de luxe.

Je ne répondis pas. Je m'installai devant l'une des toiles, une masse de rouges et de noirs qui me semblait soudainement dérisoire. Qu'est-ce que l'art face à la violence d'une reconnaissance cellulaire ?

La cloche de la porte tinta. Un simple petit bruit de laiton, mais le son se répercuta dans ma colonne vertébrale avec la force d'un coup de tonnerre. Je ne me retournai pas tout de suite. Je le savais. L'air dans la pièce venait de changer de densité. L'oxygène s'était raréfié, chargé d'une électricité statique qui faisait se dresser les poils de mes bras.

— Bonjour, dit une voix.

Une voix de violoncelle et de gravier. Une voix que mon sang semblait chanter en écho.

Je me retournai lentement. Il était là. Julian.

Il n'avait plus son costume de la veille. Il portait un jean sombre et un pull en cachemire gris qui épousait la ligne de ses épaules. Il n'avait pas l'air d'un investisseur. Il avait l'air d'un prédateur qui venait de coincer sa proie dans un coin de l'univers.

Clara descendit de son escabeau, le sourire professionnel aux lèvres, mais elle s'arrêta net à mi-chemin. Elle nous regarda, lui puis moi, et je vis l'incompréhension puis une sorte de malaise traverser son visage. Elle aussi sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Que la pièce était devenue trop petite pour nous deux.

— Monsieur... commence-t-elle.

— Julian, coupa-t-il sans la quitter des yeux. Enfin, sans \*me\* quitter des yeux.

Il s’avança. Chaque pas qu’il faisait vers moi était une agression. Pas une agression physique, mais une violation de mon périmètre de sécurité psychique. Il s’arrêta à moins d’un mètre. Je pouvais sentir son odeur : un mélange de froid, de papier ancien et de cette note de cèdre qui m’avait hanté toute la nuit.

— Tu n’as pas dormi, dit-il.

Ce n’était pas une question. C’était un constat, presque une accusation. Sa voix était plus basse maintenant, un murmure destiné à moi seul.

— Comment tu m’as trouvé ? ma voix n’était qu’un souffle rauque.

Il eut un sourire en coin, un petit mouvement de lèvres qui n’avait rien de joyeux. C’était le sourire de quelqu’un qui reconnaît sa propre chute.

— On ne trouve pas ce qu’on n’a jamais cessé de chercher, Gabriel. On finit juste par se heurter à l’évidence.

— Je ne te connais pas, lâchai-je, tentant désespérément de raccrocher les wagons de la logique. On s’est vus cinq minutes dans un couloir enfumé. C’est de la folie. On est des inconnus.

— On est tout sauf des inconnus.

Il fit un pas de plus. Il était si près que je pouvais voir les éclats d’ambre dans le gris de ses pupilles. Le monde autour de nous disparut. Clara, la galerie, les toiles, le bruit de la rue... Tout fut aspiré dans un trou noir. Il ne restait que nous deux, deux points de lumière vacillants dans un vide immense.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Je n'avais jamais cessé de le faire. J'étais hypnotisé par la terreur. Parce que c'était bien de la terreur que je ressentais. Ce n'était pas le coup de foudre des romans de gare. C'était un accident de voiture au ralenti. C'était la sensation d'être mis à nu, d'être lu comme un livre ouvert par quelqu'un qui possédait la clé de toutes mes métaphores.

Ses doigts se levèrent, hésitèrent un instant, puis se posèrent sur mon poignet, là où le pouls battait la chamade.

L'impact fut dévastateur.

À l'instant où sa peau toucha la mienne, une décharge parcourut mon système nerveux. Ce n'était pas seulement de la chaleur ; c'était un souvenir. Un souvenir qui ne m'appartenait pas, ou peut-être si, un souvenir d'avant les mots, d'avant les noms. L'écho de notre naissance. Je vis des flashes de paysages que je n'avais jamais visités, j'entendis des murmures dans des langues oubliées, je ressentis une douleur lancinante, une déchirure ancienne qui, soudain, se recousait de force.

Je sursautai et reculai violemment, heurtant un chevalet qui s'effondra dans un fracas de bois.

— Ne me touche pas ! criai-je, les poumons brûlants.

Clara fit un pas vers nous, effrayée.

— Gabriel ? Qu'est-ce qui se passe ?

Julian n'avait pas bougé. Sa main restait suspendue dans le vide, les doigts encore légèrement recourbés par le contact rompu. Il avait l'air aussi secoué que moi, malgré son masque de marbre. Ses narines frémissaient, ses yeux étaient dilatés, immenses.

— Tu l'as senti, souffla-t-il. Dis-moi que tu l'as senti et je m'en vais. Mentis-moi, et

je ne te lâcherai plus jamais.

Je tremblais. Mes mains étaient moites, mon cœur cognait contre mes dents. J'avais envie de hurler, de courir, de me jeter dans la Seine pour laver cette sensation d'appartenance insupportable.

— C'est quoi, ce bordel ? articulai-je enfin. Qu'est-ce que tu me fais ?

— Je ne te fais rien. On se réveille, c'est tout. Et c'est douloureux de sortir d'un coma de vingt ans, n'est-ce pas ?

Il s'approcha de nouveau, ignorant mes protestations. Cette fois, il ne me toucha pas. Il s'arrêta juste devant moi, envahissant mon espace vital avec une arrogance tranquille qui cachait une fêlure abyssale.

— On peut faire semblant, Gabriel. On peut acheter des tableaux, parler de contrats, de prix au mètre carré. On peut jouer la comédie pour ton associée qui nous regarde comme si on était des fous. Mais toi et moi, on sait.

— On sait quoi ? sifflai-je, les dents serrées.

— Qu'on n'est pas deux. On est le même cri séparé en deux corps. Et le silence est fini.

Il y avait dans son regard une telle certitude, une telle ferveur, que j'en eus le vertige. Ce n'était pas de l'amour. C'était une fatalité. C'était aussi terrifiant qu'un diagnostic médical irréversible. J'étais lié à cet homme par des fils invisibles et indestructibles, tissés dans la trame même de mon existence.

Je repensai à ma solitude de la veille, à cette métaphore des étoiles. Julian n'était pas une autre étoile. Il était le soleil autour duquel ma propre gravité venait de se briser.

— Je veux que tu sortes, dis-je, mais ma voix manquait de conviction.

— Je vais sortir, répondit-il avec une douceur cruelle. Je vais sortir parce que tu as besoin de respirer. Mais ne crois pas que la distance changera quoi que ce soit. Tu vas m’entendre dans le bruit de la pluie. Tu vas me voir dans chaque reflet. Tu es ma cicatrice, Gabriel. Et je suis la tienne.

Il se tourna vers Clara, qui était restée pétrifiée.

— Je repasserai demain pour les papiers. Gardez la série « Écorchés ». Elle n’est plus à vendre. Elle m’appartient déjà.

Il me jeta un dernier regard. Une étincelle. Un éclair qui traversa la pièce et me cloua sur place. Puis, il tourna les talons et sortit.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le fracas du chevalet. Clara ne dit rien. Elle se contenta de me regarder, et je vis dans ses yeux la confirmation de ma propre terreur. Elle avait vu l’invisible. Elle avait senti l’onde de choc.

Je me laissai glisser contre le mur, les jambes en coton. Je portai ma main à mon poignet, là où il m’avait touché. Ma peau brûlait encore. Ce n’était pas une sensation thermique. C’était une marque. Une empreinte digitale gravée dans mon âme.

L’écho ne s’était pas contenté de retentir. Il venait de fissurer les fondations de ma réalité. Et je savais, avec une peur qui me tordait les entrailles, que rien de ce que j’avais construit — ma vie, mes remparts, mon identité — ne tiendrait debout face à ce qui arrivait.

L’incendie était déclaré. Et Julian était à la fois l’étincelle et le brasier.

# Chapitre 3

## Le Premier Rempart

L'air n'était plus de l'oxygène ; c'était une substance solide, une gélatine grise qui m'étouffait. Julian était parti, mais son empreinte restait suspendue dans l'atelier, comme l'odeur d'un orage juste avant que la foudre ne frappe. Sur mon poignet, la peau semblait avoir gardé la mémoire thermique de ses doigts. Une brûlure invisible, une marque de fer rouge qui battait au rythme de mon cœur.

— Elina ?

La voix de Clara me parvint de très loin, comme si elle appelait du fond d'un puits. Je ne pouvais pas répondre. Mes poumons étaient verrouillés. Je fixais la porte par laquelle il s'était évaporé. Il n'avait pas seulement renversé un chevalet ; il avait fracturé le temps.

C'est alors que le bruit survint.

Ce n'était pas le fracas d'un objet, mais un son plus sourd, plus menaçant. Un martèlement de bottes sur le parquet du couloir, rapide, coordonné. Trop nombreux pour être de simples visiteurs de fin de vernissage. La porte de l'atelier, que Julian avait laissée entrebâillée, vola en éclats contre le mur.

Trois hommes.

Ils n'avaient rien des artistes ou des critiques qui peuplaient habituellement cet espace. Ils portaient cette élégance brutale des gens payés pour ne pas avoir d'état d'âme : vestes de cuir sombre, visages de pierre, et ce regard déshumanisé qui scanne

une pièce à la recherche d'une cible.

— Elle est où ? lança le plus grand, une cicatrice barrant son arcade sourcilière.

Clara laissa échapper un cri étouffé. Je tentai de me redresser, mais mes jambes étaient toujours de coton. La terreur, froide et visqueuse, remplaça le feu de Julian. Ces hommes n'étaient pas là pour l'art. Ils étaient l'onde de choc que Julian laissait toujours derrière lui. Les débris de son passé qui venaient me réclamer des comptes.

Le meneur s'avança vers moi. Je vis le métal briller à sa ceinture. Mon univers se contracta. Je fermai les yeux, attendant l'impact, la saisie, la fin du monde.

Puis, le changement d'atmosphère.

Une brusque chute de température, suivie d'un souffle d'air froid. Et une odeur. Pas le soufre de Julian, non. Quelque chose de radicalement différent. Du cèdre, de la pluie sur du bitume chaud, et une note métallique, presque électrique.

Une ombre immense se découpa au-dessus de moi. Je ne vis pas son visage tout de suite, seulement son dos. Une muraille de muscles sous un manteau de laine sombre.

Mathis.

Il ne dit pas un mot. Il ne posa pas de question. Son intervention fut une chorégraphie de violence pure et contenue.

Le premier homme tendit la main pour me saisir par les cheveux. Mathis ne l'écarta pas ; il le brisa. Un mouvement sec, une torsion précise du poignet, et le cri de l'agresseur fut étouffé par le bruit mat d'un corps projeté contre les briques nues.

Les deux autres hésitèrent. C'était leur erreur. Mathis était déjà sur eux. Ce n'était pas

une bagarre de rue, c'était une exécution silencieuse. Il bougeait avec une fluidité effrayante, chaque coup porté avec la précision d'un horloger. Un coude dans le plexus, un balayage, et soudain, le silence revint, seulement troublé par les gémissements des hommes au sol.

Mathis se tourna. L'adrénaline flottait autour de lui comme une aura. Il avait cette expression de "chevalier d'industrie" — calme, impénétrable, mais avec une lueur de dévotion féroce dans le regard qui me fit frissonner plus que le danger lui-même.

Il s'accroupit devant moi. Il ne me toucha pas tout de suite. Il attendit que mes yeux se fixent sur les siens. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, stables, ancrés.

— Respire, Elina. C'est fini.

Sa voix était un ancrage. Grave, profonde, elle agissait comme un baume sur mes nerfs à vif.

— Ils... ils cherchaient Julian, parvins-je à articuler, ma voix n'étant qu'un fil ténu.

Mathis esquissa un sourire froid, presque imperceptible.

— Ils ont fait l'erreur de croire que tu étais seule.

Il tendit la main. Pas pour me marquer comme Julian l'avait fait, mais pour m'offrir un refuge. Je posai mes doigts tremblants dans sa paume large et ferme. La chaleur de sa peau n'était pas un incendie ; c'était un foyer. Une sécurité si absolue qu'elle en était presque douloureuse.

Il m'aida à me relever d'un mouvement fluide. Je chancelai, et instantanément, son bras s'enroula autour de ma taille. C'était un geste de possession, certes, mais une possession protectrice. Il me ramena contre son flanc, et je sentis la structure solide de son corps, le battement régulier de son cœur sous le tissu épais de sa veste.

— Tu es blessée ? demanda-t-il, ses yeux inspectant chaque centimètre de mon visage avec une intensité dévorante.

— Non. Juste... secouée.

Ses doigts remontèrent vers ma tempe pour écarter une mèche de cheveux. Le contact était électrique, mais d'une électricité qui stabilise au lieu de brûler.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Je levai les yeux. La tension entre nous était palpable, une corde raide tendue au-dessus d'un abîme.

— Tant que je serai là, personne ne posera la main sur toi. Ni ces hommes, ni l'ombre que Julian laisse derrière lui. Tu as compris ?

Le ton était moderne, dépourvu de fioritures médiévales, mais la promesse était celle d'un autre siècle. C'était une déclaration de guerre au monde entier pour mon seul salut.

— Pourquoi ? murmurai-je. Pourquoi tu fais ça, Mathis ? Tu me connais à peine.

Il se rapprocha encore. Je pouvais sentir la chaleur de son souffle sur mes lèvres. L'odeur de cèdre devint enivrante, un cocon protecteur qui effaçait la puanteur de la peur.

— Parce que tu es la seule chose réelle dans cette ville de simulacres, répondit-il, sa voix descendant d'une octave. Et parce que je ne laisse jamais ce qui m'appartient se faire abîmer.

Le mot "appartient" aurait dû me faire reculer. Il aurait dû sonner comme une alarme. Mais dans le chaos de mes sens, après le passage dévastateur de Julian, c'était le seul mot qui me donnait l'impression de ne pas être en train de me noyer.

Il se tourna vers les hommes qui commençaient à ramper vers la sortie. Son regard se fit de nouveau d'acier.

— Sortez, dit-il simplement. Et dites à votre patron que s'il cherche Elina, il devra d'abord passer par moi. Et personne ne survit à cet exercice.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils s'enfuirent, emportant avec eux les derniers vestiges de la menace immédiate.

Clara, restée dans un coin, nous regardait avec un mélange de soulagement et d'effroi. Elle voyait ce que je ressentais : j'étais passée d'un prédateur à un protecteur, mais la force de l'un égalait celle de l'autre.

Mathis reporta son attention sur moi. Sa main quitta ma taille pour venir encadrer mon visage. Ses pouces caressèrent mes pommettes.

— Tu trembles encore, constata-t-il avec une douceur inattendue.

— C'est l'adrénaline.

— Non, c'est l'écho, répliqua-t-il, faisant référence au titre de mon œuvre. Tu sens les fondations qui bougent.

Il réduisit l'espace entre nous jusqu'à ce que nos fronts se touchent. C'était un geste d'une intimité foudroyante, une mise à nu dans le silence de l'atelier dévasté.

— Je serai ton rempart, Elina. Le premier et le dernier. Julian est peut-être l'étincelle,

mais je suis la forteresse qui éteindra le feu.

Je fermai les yeux, m'abandonnant un instant à cette dévotion absolue. C'était dangereux. Je le savais. Être protégée par un homme comme Mathis, c'était accepter de vivre dans l'ombre de son bouclier. Mais alors que mon poignet brûlait encore de la trace de Julian, la froideur protectrice de Mathis était la seule chose qui m'empêchait de voler en éclats.

— Viens, dit-il en m'entraînant vers la sortie. On s'en va d'ici. Cet endroit est souillé.

Il ne me demanda pas mon avis. Il me guida, sa main fermement ancrée dans le bas de mon dos, m'ouvrant le passage comme si le monde entier lui devait obéissance. En passant devant le miroir brisé près de la porte, j'aperçus notre reflet : une femme pâle, encore sous le choc, et derrière elle, une silhouette massive, sombre, un gardien dont les yeux ne quittaient jamais l'horizon.

Le Premier Rempart était dressé. Et derrière ses murs, je commençais à comprendre que la sécurité avait un prix tout aussi élevé que le danger.

Dehors, la pluie s'était mise à tomber, lavant le trottoir. Mathis ouvrit la portière de sa voiture, une berline noire aux vitres opaques. Avant que je ne monte, il se pencha vers mon oreille.

— Rien ne t'arrivera, Elina. Je te le jure sur ce qui nous lie déjà.

— Et qu'est-ce qui nous lie ? demandai-je dans un souffle.

Il me regarda, un sourire énigmatique étirant ses lèvres.

— Le fait que tu as besoin d'un maître, et que j'ai besoin d'une cause.

Il referma la portière. Le silence de l'habitacle m'enveloppa, luxueux et étouffant. À

travers la vitre teintée, je vis l'atelier s'éloigner. L'incendie de Julian faisait rage quelque part dans la nuit, mais pour l'instant, j'étais protégée par l'acier et le cèdre.

J'étais en sécurité. Et c'était la sensation la plus terrifiante que j'aie jamais connue.

# Chapitre 4

## La Peur de l'Évidence

### CHAPITRE : LA PEUR DE L'ÉVIDENCE

Le cuir de la banquette était froid, d'un noir si profond qu'il semblait absorber la faible luminosité des réverbères qui défilaient au dehors. Dans l'habitacle de la berline, l'odeur de Mathis flottait, omniprésente : un mélange de cèdre argenté, de tabac froid et d'une note plus métallique, presque électrique, qui me picotait les narines. C'était une odeur de pouvoir et de secrets gardés sous clé.

Je fixais la nuque du chauffeur à travers la vitre de séparation, puis mon regard glissa vers Mathis, assis à mes côtés. Il ne me regardait pas. Il consultait son téléphone, l'éclat bleuté de l'écran sculptant les angles de son visage — une mâchoire de granit, une bouche dont le sérieux confinait à la cruauté.

« Tu as besoin d'un maître, et j'ai besoin d'une cause. »

Ses mots tournaient en boucle dans mon esprit, comme un disque rayé. Ils étaient censés m'offusquer. Une femme moderne, libre, aurait dû exiger qu'on arrête la voiture, aurait dû gifler cette arrogance. Mais mon corps, traître, refusait de s'indigner. Au contraire, il se détendait contre le cuir luxueux, savourant cette soumission imposée par les circonstances.

— Tu ne dis rien, Elina.

Sa voix brisa le silence, basse, vibrante de cette assurance qui m'exaspérait autant qu'elle m'aimantait. Il n'avait pas levé les yeux de son écran.

— J’essaie de déterminer si tu es un sauveur ou simplement le prochain incendie sur ma liste, répliquai-je, ma voix plus assurée que je ne l’aurais cru.

Il éteignit son téléphone. L’obscurité reprit ses droits, seulement troublée par les flashes orangés des tunnels que nous traversions. Il se tourna vers moi. Son genou frôla le mien, une simple pression à travers le tissu de mon pantalon, mais l’impact fut sismique.

— L’incendie est déjà là, murmura-t-il. Ce que je t’offre, c’est de choisir la température de la flamme.

\*\*\*

Le doute s’insinua, visqueux. Ce lien qu’il invoquait avec une telle certitude... n’était-ce pas qu’une illusion d’optique ? Un mirage né de ma détresse ? On tombe amoureux de celui qui nous tend la main quand on se noie, non pas par destin, mais par pur instinct de survie. C’était de la psychologie de comptoir, de la biologie de base. Le « syndrome de la sécurité ».

Je voulais croire que Mathis n’était qu’un pion sur l’échiquier de ma survie. Une transaction. Il me protégeait contre Julian, contre les flammes de mon passé, et en échange, je devenais sa « cause ». C’était propre. C’était contractuel. C’était gérable.

Mais l’évidence me hurlait le contraire. L’évidence était dans la façon dont l’air se raréfiait dès qu’il entrait dans une pièce. Elle était dans ce magnétisme absurde qui me poussait à chercher son regard, même quand je le détestais.

— Tu penses trop, Elina. Je sens tes rouages grincer d’ici.

Il s’était rapproché. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui, une promesse de

sanctuaire dans ce monde qui s'écroulait.

— Je ne crois pas au destin, Mathis. Je crois aux coïncidences opportunes et aux déséquilibres de pouvoir. Ce qui nous « lie », comme tu dis, c'est juste que j'ai tout perdu et que tu as les moyens de me le rendre.

Il laissa échapper un rire bref, un son sec qui ne montait pas jusqu'à ses yeux.

— Très bien. Mentons-nous si cela rend ta nuit plus douce. Dis-toi que c'est une affaire. Un business model. Mais explique-moi alors pourquoi ton pouls s'accélère dès que je baisse la voix ? Pourquoi tes doigts tremblent sur tes genoux ?

Je crispai mes mains, les enfonçant dans le velours de mon manteau.

— C'est l'adrénaline. L'incendie de Julian. La peur.

— La peur de quoi ? De lui... ou de ce que tu ressens ici, avec moi ?

Il leva la main. Je crus qu'il allait toucher mon visage, et mon cœur fit un bond douloureux contre mes côtes. Mais il se contenta de replacer une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Ses doigts effleurèrent ma peau, un contact si léger qu'il aurait dû être insignifiant, mais qui envoya une décharge électrique jusqu'à la base de ma colonne vertébrale.

Je fermai les yeux, luttant contre l'envie de m'incliner vers lui. Le déni était mon dernier rempart. Si j'admettais qu'il y avait autre chose — une reconnaissance d'âme, un écho de nos naissances respectives dans le chaos — alors je perdais tout contrôle. Je ne serais plus la victime de Julian, je serais la captive de Mathis. Et je ne savais pas laquelle de ces perspectives était la plus terrifiante.

— C'est une illusion, soufflai-je, plus pour moi-même que pour lui. Tu as créé cette atmosphère. La voiture, le luxe, le danger... Tu es un metteur en scène, Mathis.

— Et toi, tu es une actrice qui refuse de lire son script.

Il se recula brusquement, recréant un vide glacial entre nous. Il regarda par la fenêtre, le profil dur, soudain distant.

— On arrive.

La voiture ralentit et s'engagea dans une allée bordée de hauts murs de pierre. Une grille monumentale s'ouvrit en silence. Derrière, une demeure de verre et d'acier se dressait comme un phare moderne au milieu d'un parc sombre. C'était le Premier Rempart. Un coffre-fort d'esthète.

Le chauffeur ouvrit ma portière. L'air frais de la nuit, chargé d'odeur de terre mouillée, s'engouffra dans l'habitacle. Je sortis, mes jambes un peu flageolantes. Mathis me rejoignit sur le gravier qui crissait sous ses chaussures de cuir.

Il ne m'aïda pas à marcher. Il se contenta de rester là, une ombre imposante à mes côtés.

— Bienvenue chez toi, Elina. Pour un temps, du moins.

Je levai les yeux vers la façade. Les reflets de la lune sur les vitres lui donnaient un air irréel, presque spectral.

— Pourquoi fais-tu tout ça ? demandai-je, le doute m'assaillant de nouveau. Pourquoi moi ? Il y a des milliers de causes plus nobles que de protéger une héritière dont l'atelier vient de partir en fumée.

Il fit un pas vers moi, nous isolant dans un cercle de lumière projeté par un projecteur du jardin. Ses yeux, d'un gris d'orage, plongèrent dans les miens avec une intensité

qui me coupa le souffle.

— Parce que dans ce monde de copies et de faux-semblants, tu es la seule chose qui soit réelle, Elina. La seule qui ne baisse pas les yeux.

Il fit une pause, son regard glissant sur mes lèvres avant de remonter.

— Et parce que tu sais, au fond de toi, que ce lien n'est ni un accident, ni une illusion. C'est l'évidence que tu fuis depuis que nos regards se sont croisés pour la première fois. Tu as peur parce que tu sais que je possède déjà les clés de la forteresse que tu essaies de construire.

Il se détourna et commença à marcher vers l'entrée, me laissant seule sur le gravier.

Je restai là, immobile, la pluie recommençant à tomber, fines aiguilles froides sur ma peau. Mon esprit hurlait que c'était une manipulation, un jeu de séduction pervers destiné à me briser. Mais mon corps, lui, ne mentait pas. Il était tourné vers lui, attiré par son sillage comme par un aimant.

L'évidence était là, brutale, effrayante : je ne craignais pas Julian. Je ne craignais pas de mourir dans un incendie.

Je craignais d'aimer l'homme qui venait de m'acheter ma liberté.

Je serrai les poings, redressai les épaules, et franchis le seuil de ma nouvelle prison. En sécurité. Enfin.

Et c'était, définitivement, la sensation la plus terrifiante de mon existence. Car si Mathis était mon rempart, qui me protégerait de Mathis ?

Le silence de la maison m'accueillit, un silence de velours qui étouffait jusqu'à mes

propres pensées. Je l'aperçus au bout du couloir, versant deux verres d'un liquide ambré. Il ne se retourna pas, mais je savais qu'il m'attendait. Il savait que je viendrais.

Le déni s'effritait, pierre après pierre, laissant place à une vérité nue et aveuglante. Nous n'étions pas des étrangers liés par le hasard. Nous étions deux prédateurs se reconnaissant dans la nuit, et la chasse ne faisait que commencer.

# Chapitre 5

## L'Écho des Confidences

L'obscurité de la pièce n'était pas totale. Elle était découpée par des filets de lumière ambrée qui s'échappaient des appliques murales, créant des zones d'ombre où le mobilier semblait respirer. L'air sentait le bois de cèdre, le papier ancien et quelque chose de plus charnel, de plus troublant : l'odeur de Mathis. Un mélange de pluie froide et de peau chauffée par l'adrénaline.

Je m'arrêtai à quelques pas de lui. Mon cœur battait contre mes côtes comme un oiseau piégé dans une cage de verre.

— Tu as mis du temps à me rejoindre, dit-il sans se retourner.

Sa voix était basse, un grondement de velours qui fit frissonner la fine couche de sueur entre mes omoplates. Il fit tourner le liquide dans son verre, un mouvement hypnotique, avant d'en tendre un second vers l'espace vide à côté de lui. Une invitation. Ou un ordre déguisé en courtoisie.

Je m'avançai, mes pas étouffés par le tapis épais. Mes doigts effleurèrent les siens en saisissant le cristal. Le contact fut électrique, une décharge brève qui me fit contracter les muscles de l'avant-bras. Je ne reculai pas.

— J'essayais de déterminer si cette chambre était une cellule ou un refuge, répliquai-je, ma voix plus assurée que je ne l'aurais cru.

Il se tourna enfin. Ses yeux sombres, presque noirs sous cette lumière, me fixèrent avec une intensité qui me donna l'impression d'être passée au scanner. Il ne me

regardait pas simplement ; il me lisait, déchiffrant les lignes de ma peur et les contours de ma défiance.

— Et quelle est la conclusion ?

— Qu'une cellule avec vue sur un parc reste une cellule quand la porte ne s'ouvre que de l'extérieur.

Un demi-sourire, fugace et amer, étira ses lèvres. Il porta son verre à sa bouche, but une gorgée lente, ses yeux ne quittant jamais les miens.

— La liberté est une notion relative, Lana. Julian te possédait par la terreur. Moi, je te possède par la nécessité. Laquelle de ces chaînes te semble la plus lourde ?

Je portai le liquide ambré à mes lèvres. C'était un whisky tourbé, puissant, qui me brûla la gorge et réchauffa instantanément mes entrailles.

— Tu parles de possession comme s'il s'agissait d'un investissement financier, Mathis. Tu m'as "achetée". C'est le mot exact, non ?

Il posa son verre sur le guéridon de marbre avec une lenteur calculée. Il fit un pas vers moi. Un seul, mais cela suffit à réduire l'espace à une zone de danger. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps, une aura de puissance contenue.

— J'ai acheté ton temps et ta sécurité. Ce que tu fais de ton âme ne regarde que toi.

— menteur, murmurai-je.

Il fronça les sourcils, un pli d'intérêt marquant son front.

— Tu n'aurais pas risqué autant pour une simple transaction, continuai-je, enhardie

par le feu du whisky. Tu ne cherches pas une protégée. Tu cherches un miroir. Tu as vu en moi la même obscurité que celle que tu tentes d'étouffer sous tes costumes sur mesure et tes manières de gentleman.

Le silence qui suivit fut si dense qu'il semblait palpable. Mathis ne bougea pas, mais je vis sa mâchoire se contracter. Pendant un instant, je crus avoir franchi la ligne, être allée trop loin dans l'analyse de cet homme dont je ne savais finalement rien, sinon qu'il était mon seul rempart contre l'enfer.

Puis, il tendit la main. Je retins ma respiration, m'attendant à ce qu'il me saisisse le bras, mais ses doigts se contentèrent de frôler la mèche de cheveux qui barrait ma joue. Le contact était d'une légèreté déchirante.

— On t'a brisée pour que tu deviennes prévisible, dit-il d'une voix soudainement rauque. Mais ils ont échoué. Tu n'es pas brisée, Lana. Tu es aiguisée.

Ses doigts descendirent le long de ma mâchoire pour venir se loger sous mon menton, m'obligeant à lever la tête.

— Tu veux savoir pourquoi je t'ai sortie de là ? Ce n'était pas de l'altruisme. L'altruisme est un luxe que les hommes comme moi ne peuvent pas se permettre.

— Alors dis-moi. Dis-moi la vérité. Pour une fois.

Il ferma les yeux un instant, et dans ce court laps de temps, le masque tomba. Je vis la fatigue, une lassitude millénaire, et une solitude si profonde qu'elle me donna le vertige.

— Ma naissance n'a pas été un miracle, commença-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure destiné à moi seule. Elle a été une erreur stratégique. J'ai grandi dans un monde où chaque caresse était une menace et chaque parole une monnaie d'échange.

Quand j'ai vu Julian te regarder dans cette salle de vente, j'ai reconnu ce regard. C'est celui que mon père portait sur tout ce qu'il s'apprêtait à détruire pour prouver qu'il en avait le pouvoir.

Il rouvrit les yeux, et l'éclat de vulnérabilité avait laissé place à une détermination farouche.

— Je ne t'ai pas sauvée pour être un héros, Lana. Je t'ai sauvée parce que si je laissais Julian t'éteindre, c'était comme si j'acceptais ma propre fin. Je ne pouvais pas te laisser devenir un écho de mes propres défaites.

Ma gorge se noua. Les mots que j'avais préparés, les piques, la défense ironique... tout s'évapora. Je voyais l'homme derrière le prédateur. Un homme qui portait des cicatrices invisibles, peut-être plus profondes que les miennes.

— Nous sommes donc deux fantômes qui essaient de réapprendre à vivre ?  
demandai-je doucement.

— Ou deux fauves qui tentent de ne pas s'entredéchirer.

Je posai ma main libre sur son torse. Sous le tissu fin de sa chemise, son cœur battait un rythme irrégulier, rapide. Un contraste saisissant avec son calme apparent.

— Tu as peur, Mathis, soufflai-je, presque émerveillée par cette découverte.

— J'ai horreur de l'imprévisible, Lana. Et tu es l'être le plus chaotique que j'aie jamais rencontré.

Il réduisit encore l'espace. Je pouvais sentir son souffle sur mes lèvres, un mélange de menthe et de bourbon. La tension était telle qu'elle en devenait douloureuse, un élastique tendu au point de rupture. Mes sens étaient en alerte rouge : le grain de sa

peau, le battement de sa carotide, l'ombre de sa barbe naissante.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demandai-je, ma voix tremblante malgré moi.  
La chasse est finie ?

— Non, murmura-t-il en approchant son visage du mien, si près que nos fronts se touchèrent. Elle change simplement de terrain. On ne fuit plus Julian. On se cherche l'un l'autre.

Il ne m'embrassa pas. C'eût été trop simple, presque une reddition. Au lieu de cela, il fit glisser son pouce sur ma lèvre inférieure, un geste d'une intimité dévastatrice qui me fit fermer les yeux.

— Va te reposer, Lana. La maison est à toi. Mais ne te méprends pas sur le silence. Je suis juste de l'autre côté de la porte. Toujours.

Il se recula brusquement, brisant le sortilège. L'air froid reprit sa place entre nous. Il reprit son verre, redevint l'homme de marbre, le stratège, le protecteur distant.

— Mathis ?

Il s'arrêta au seuil de la lumière.

— Merci. Pour la vérité. Pas pour le reste. Juste pour ça.

Il hocha la tête, un geste bref, et disparut dans l'ombre du couloir.

Je restai seule dans le salon, le goût du whisky encore sur la langue et le fantôme de ses doigts sur ma peau. J'avais peur, oui. Mais pour la première fois de ma vie, ce n'était pas la peur d'être détruite. C'était la peur d'être enfin vue.

L'écho de nos naissances ne faisait que commencer à résonner, et dans cette grande maison silencieuse, je compris que ma prison n'avait pas de barreaux, mais des yeux sombres et une voix de velours. Et que, paradoxalement, c'était là que je risquais de perdre ma liberté la plus précieuse : celle de ne rien ressentir.

# Chapitre 6

## Le Mur du Libre Arbitre

**\*\*CHAPITRE : Le Mur du Libre Arbitre\*\***

Le silence n'est jamais vide. Il a le poids des mots qu'on n'a pas osé dire et l'odeur de la sueur froide qui perle après une décharge d'adrénaline. Dans le salon déserté par Mathis, l'air semblait s'être figé en un bloc de verre ambré. Je restai là, debout, fixant le seuil où sa silhouette s'était évaporée.

Sur mes lèvres, le goût du whisky — tourbé, boisé, presque brutal — se mêlait à une autre saveur, plus abstraite : celle d'une capitulation imminente.

Je posai mon verre sur la table basse. Le tintement du cristal contre le bois résonna comme un coup de feu dans la demeure endormie. Je détestais cette sensation. Ce fourmillement sous ma peau, à l'endroit précis où ses doigts s'étaient posés. Mathis n'était pas juste un homme ; il était une intrusion systémique. Il s'était infiltré dans mes failles avec la précision d'un algorithme conçu pour me démanteler.

Je montai à l'étage, mes pas étouffés par le tapis épais, mais mon esprit faisait un vacarme de tous les diables.

**\*Le libre arbitre.\***

C'était le grand mensonge de l'humanité. On croit choisir nos amants, nos batailles, nos trajectoires. Mais en cet instant, face au miroir de ma chambre, je ne voyais qu'une marionnette dont les fils étaient tirés par des siècles d'atavisme, par cette « naissance » dont l'écho nous poursuivait tous les deux. Était-ce moi qui voulais me

rapprocher de lui, ou n'étais-je que le jouet d'une chimie hormonale et d'un destin pré-écrit par nos passés respectifs ?

Je déboutonnai mon chemisier, les doigts tremblants. La peur me serra la gorge, mais ce n'était pas la peur du danger. C'était la peur de l'inéluctable.

— Tu ne dors pas ?

La voix venait de l'entrebâillement de la porte. Je sursautai, ramenant le tissu sur ma poitrine. Mathis était là, appuyé contre le chambranle, une silhouette découpée dans l'obscurité du couloir. Il n'avait pas remis sa veste. Sa chemise blanche était ouverte au col, ses manches retroussées sur des avant-bras dont les veines dessinaient une carte de tension retenue.

— Je pensais que tu étais parti te terrer dans ton bureau, répliquai-je d'une voix que je voulais acide, mais qui ne fut que fragile. À peaufiner tes stratégies de contrôle.

Il entra sans y être invité. Chaque pas qu'il faisait réduisait l'oxygène dans la pièce. Il ne s'approcha pas trop, s'arrêtant au pied du lit, dans la lumière crue de la lampe de chevet.

— Le contrôle est une illusion, dit-il, ses yeux sombres sondant les miens. Une couverture qu'on tire sur soi pour ne pas voir qu'on est à poil face au vide.

— Alors pourquoi tu joues à ça ? Pourquoi cette distance millimétrée, ces silences calculés ?

Il laissa échapper un rire bref, sans joie. Un son sec, comme une branche qui casse.

— Parce que si je lâche le volant, on finit tous les deux dans le ravin. Tu crois que c'est une partie de plaisir ? Te voir me défier, sentir l'odeur de ton parfum — ce

mélange de jasmin et de colère — et devoir me rappeler chaque seconde que tu es une pièce sur l'échiquier ?

— Je ne suis pas une pièce, Mathis. Je suis la joueuse.

Je fis un pas vers lui. Un seul. C'était une déclaration de guerre. L'odeur de son santal et de la nuit m'assaillit. Une odeur de cuir et de métal froid.

— C'est ce que tu te racontes pour dormir, murmura-t-il en réduisant la distance à son tour. Mais regarde-nous. On est là, dans cette chambre, attirés l'un vers l'autre par une force que ni toi ni moi n'avons décidée. Est-ce que tu as vraiment choisi de me vouloir, là, tout de suite ? Ou est-ce que c'est ton sang qui commande ?

— Je ne te veux pas, mentis-je.

Ma respiration trahissait mon déni. Le battement de mon cœur était si fort que j'avais l'impression qu'il allait marquer ma peau.

Mathis leva la main. Il ne me toucha pas. Il laissa ses doigts à quelques millimètres de ma joue. La chaleur qui s'en dégageait était une torture.

— Menteuse. Tu as peur parce que tu sens le mur. Le mur du libre arbitre. Tu te rends compte que ta volonté n'est qu'un fétu de paille face à l'incendie.

— Si c'est un incendie, alors laisse-moi brûler, répliquai-je, le regard brûlant de défi. Ne joue pas les pompiers par pur complexe de supériorité.

Ses yeux s'éclairèrent d'une lueur prédatrice. La tension entre nous était une corde de piano tendue jusqu'à la rupture. Il fit un mouvement brusque, saisissant mon poignet. Sa prise n'était pas douloureuse, mais elle était absolue.

— Tu veux vraiment savoir ce que ça fait de perdre le contrôle ? de ne plus être « la femme qui ne ressent rien » ?

— Je veux savoir si tu es capable d'autre chose que de théories, Mathis.

Il me tira doucement vers lui, m'obligeant à lever la tête. Son visage était à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir le léger tressaillement de sa mâchoire, la tempête qui faisait rage derrière ses iris d'onyx.

— On est en train de réécrire le script, murmura-t-il contre mes lèvres. Ou peut-être qu'on est juste en train de tomber dans le piège que nos naissances nous ont tendu.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Ça change tout. Si c'est le destin, nous sommes des victimes. Si c'est un choix... alors nous sommes des monstres.

Il lâcha mon poignet pour glisser sa main dans ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux avec une possession sauvage. Le contact fut un choc électrique, une déflagration qui balaya mes dernières poches de résistance. Je détestais l'emprise qu'il avait sur mes sens, cette façon dont mon corps trahissait mon esprit en une fraction de seconde.

Je me hissai sur la pointe des pieds, comblant l'espace résiduel. Mes mains trouvèrent ses épaules, le tissu fin de sa chemise, la dureté de ses muscles dessous.

— Alors soyons des monstres, soufflai-je.

L'instant d'après, le mur s'effondrait.

Ce n'était pas un baiser de cinéma. C'était un affrontement. Une lutte pour savoir qui

céderait le premier, qui posséderait l'autre. C'était désespéré, haché, violent de vérité. Sa bouche avait le goût de l'interdiction et du whisky. Ses mains descendaient dans mon dos, pressant mon corps contre le sien, cherchant à effacer toute trace d'air, toute trace de libre arbitre.

Je luttais contre l'envie de m'abandonner totalement, car m'abandonner à Mathis, c'était accepter que je n'avais jamais eu les rênes de ma propre vie. C'était admettre que ce lien, cette attraction gravitationnelle, était plus forte que mon intelligence, plus forte que mes traumatismes.

Il s'écarta brusquement, le souffle court, son front appuyé contre le mien. Ses mains encadraient mon visage, ses pouces caressant mes pommettes avec une tendresse qui me fit plus de mal que sa rudesse de l'instant précédent.

— Tu vois, dit-il, la voix brisée par l'effort. On n'a rien choisi du tout.

— Tais-toi, Mathis.

— On est juste l'écho d'une histoire commencée bien avant nous. On se croit libres, mais on ne fait que répéter les mêmes erreurs, avec des visages différents.

Il me regarda, et pour la première fois, je ne vis pas le stratège. Je vis un homme terrifié par sa propre vulnérabilité. Il avait peur de moi autant que j'avais peur de lui. Nous étions deux naufragés s'accrochant à la même bouée, tout en sachant qu'elle ne pourrait supporter le poids que d'une seule âme.

— Ce n'est pas parce que c'est écrit que ça n'a pas de valeur, dis-je en posant ma main sur son cœur.

Il ferma les yeux, une expression de douleur pure traversant ses traits.

— Le problème de l'écho, murmura-t-il, c'est qu'il finit toujours par s'éteindre dans le silence. Et j'ai horreur du silence.

Il se recula, rompant le contact. Le froid de la chambre revint instantanément, s'insinuant entre nous comme un intrus. Il réajusta ses manches, reprenant son masque de marbre avec une rapidité déconcertante. L'homme qui venait de me dévorer venait de disparaître, laissant place au gardien de la maison.

— Dors, dit-il simplement. Demain, le monde sera à nouveau une partie d'échecs. Et tu auras besoin de toute ta raison.

Il sortit sans se retourner.

Je me laissai tomber sur le lit, le cœur battant à tout rompre, mes sens encore saturés de lui. Le mur du libre arbitre était toujours là, mais il était fissuré. Et à travers ces fissures, je voyais enfin la vérité : la liberté n'était pas de ne rien ressentir. La liberté, c'était de choisir sa propre prison.

Et je venais de réaliser, avec une horreur mêlée de fascination, que j'avais déjà choisi la mienne. Elle avait des yeux sombres et une voix de velours, et elle s'appelait Mathis.

# Chapitre 7

## Le Sceau du Premier Baiser

Le silence est un prédateur. Il ne se contente pas d'occuper l'espace ; il le dévore, grignotant les certitudes jusqu'à ce qu'il ne reste que le bruit sourd de mon propre sang battant contre mes tempes. Mathis était parti, me laissant avec cette sentence : \*la liberté, c'est de choisir sa propre prison.\*

Je fixais le plafond, les mains à plat sur les draps glacés. L'air de la chambre gardait une trace infime de lui — une note de vétiver musqué et cet arôme de tempête imminente qui le suivait partout. J'aurais dû dormir. J'aurais dû savourer cette victoire amère : il avait reculé le premier. Mais mon corps refusait de comprendre la diplomatie des échecs. Chaque cellule de ma peau semblait hurler contre l'absence du contact qu'il venait de rompre.

Je me redressai. Le parquet était froid sous mes pieds nus, une morsure bienvenue qui me ramena à la réalité. Je ne voulais pas de ma raison. Pas ce soir. Ce soir, la raison était une boussole cassée.

Je sortis dans le couloir. La maison respirait avec une lourdeur oppressante, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Je savais où il était. Je n'avais pas besoin de réfléchir, mon instinct traçait la route à travers les ombres.

Il était là, dans le petit salon qui servait de bibliothèque, debout devant la grande baie vitrée. Il n'avait pas rallumé la lumière. La lune découpait sa silhouette, sculptant ses épaules larges et l'inclinaison de sa nuque. Il tenait un verre de cristal à la main, le liquide sombre captant les reflets argentés de la nuit.

— Tu es têtue, dit-il sans se retourner. Sa voix était plus basse, plus rauque que d'ordinaire. Un grondement de velours.

— Je déteste qu'on me dise quoi faire, répliquai-je en m'avançant dans le clair-obscur. Surtout quand c'est pour me dire de dormir.

Il se tourna lentement. Le masque de marbre était toujours là, mais ses yeux... ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu. La distance entre nous n'était plus que de trois mètres, mais la tension la rendait infranchissable, comme un champ électrique prêt à nous calciner au moindre faux pas.

— Tu joues avec le feu, Alix. Et tu sais que je ne suis pas du genre à éteindre l'incendie.

— Alors brûle-moi, Mathis. Arrête de parler de stratégies et de pions. Regarde-moi.

Je fis un pas de plus. L'odeur de l'alcool ambré se mêlait maintenant à la sienne. Mon cœur n'était plus une horloge, c'était un tambour de guerre.

— Tu penses que c'est une question de désir, murmura-t-il en posant son verre sur le guéridon. Son geste était d'une précision chirurgicale, mais je vis la légère cicatrice sur sa main tressaillir. Tu crois que c'est juste la peau.

— Je sais que c'est bien plus que ça. C'est pour ça que j'ai peur. Et c'est pour ça que je suis ici.

Il réduisit l'espace entre nous en une seconde. Une prédiction physique. Il s'arrêta si près que je pouvais sentir la chaleur émaner de son torse. Il ne me touchait pas, mais son ombre m'enveloppait déjà.

— Si je te touche maintenant, Alix, le jeu s'arrête. Il n'y aura plus de retour en arrière.

Plus de masques. Juste nous, mis à nus dans le fracas de ce qu'on essaie de fuir depuis le début.

— Le jeu est déjà fini, Mathis. On a tous les deux perdu.

Il laissa échapper un soupir qui ressemblait à une reddition. Sa main s'éleva, ses doigts effleurant ma mâchoire. Le contact fut électrique, une décharge qui descendit tout le long de ma colonne vertébrale. Son pouce dessina le contour de ma lèvre inférieure avec une lenteur torturante.

— Ta bouche dit "brûle-moi", mais tes yeux cherchent une ancre, murmura-t-il.

— Sois les deux.

Alors, il scella le contrat.

Ce ne fut pas un baiser de cinéma, ni une caresse hésitante. Ce fut une collision. Le sceau du premier baiser s'abattit sur nous comme une vérité qu'on ne peut plus taire. Ses lèvres étaient d'abord rudes, exigeantes, comme s'il cherchait à reprendre possession de chaque parcelle de mon être. Puis, elles s'adoucirent, s'ouvrant sur une faim si profonde qu'elle me donna le vertige.

Je passai mes mains dans ses cheveux, agrippant cette soie sombre pour l'ancrer contre moi. L'odeur de lui m'envahit, m'étouffa, me libéra. C'était le goût de l'interdiction et de la reconnaissance. Dans ce baiser, il y avait l'écho de nos naissances, de nos douleurs passées, de nos solitudes qui se reconnaissaient enfin.

Il me souleva sans rompre le contact, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Il me porta jusqu'au large canapé de cuir, m'y déposant avec une urgence contenue.

— Tu es sûre ? demanda-t-il contre mon cou, sa respiration brûlant ma peau.

— Je n'ai jamais été aussi lucide de toute ma vie.

Le reste ne fut qu'une suite de sensations brutes, un langage sans alphabet que nous apprenions en le créant. Le froissement des vêtements qu'on retire avec impatience, le contraste de sa peau mate contre la mienne, plus pâle. Ses mains, ces mains de pianiste et de bourreau, parcouraient mon corps avec une dévotion qui me brisait le cœur autant qu'elle m'exaltait.

Chaque frôlement balayait un doute. Chaque baiser sur mon épaule, sur le creux de mes reins, effaçait les murs que j'avais mis des années à construire. Ce n'était pas seulement une union physique ; c'était une fusion spirituelle. À chaque mouvement, à chaque souffle partagé, je sentais les fissures en moi se colmater avec l'or pur de sa présence.

L'apogée ne fut pas une fin, mais une révélation. Dans le silence qui suivit, le vrai silence cette fois — celui qui apaise au lieu de dévorer — nous restâmes enlacés, nos membres emmêlés dans un chaos magnifique. La sueur refroidissait sur nos peaux, mais la chaleur intérieure, celle qui venait de l'âme, était inextinguible.

Mathis passa son bras sous ma tête, m'attirant contre lui. Sa poitrine se soulevait régulièrement contre mon oreille. Je pouvais entendre son cœur, ce moteur puissant, ralentir enfin son rythme effréné.

— Tu avais tort, chuchotai-je dans la pénombre, ma main tracant des cercles invisibles sur son torse.

— Ah oui ? Sur quoi ?

— Tu as dit que je devais choisir ma prison.

Il tourna la tête vers moi, son regard adouci, dépourvu de toute armure.

— Et ?

— Tu n'es pas ma prison, Mathis. Tu es l'évasion que je n'osais pas nommer.

Il ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de resserrer son étreinte, déposant un baiser léger, presque sacré, sur mon front. C'était le sceau final. La connexion était établie, le lien forgé dans le feu de cette nuit. Les doutes, les mensonges, les parties d'échecs de demain... tout cela semblait dérisoire.

Pour la première fois depuis des années, le monde n'était pas un champ de bataille. C'était simplement cet espace, entre son souffle et le mien, où plus rien n'avait besoin d'être défendu. Nous étions deux naufragés ayant enfin trouvé une terre, et peu importait si elle était sauvage, dangereuse ou éphémère. Elle était à nous.

— Dors maintenant, Alix, murmura-t-il. Mais cette fois, je serai là à ton réveil.

Je fermai les yeux, bercée par la mélodie de son souffle. Le silence n'était plus mon ennemi. Il était devenu le gardien de notre secret, le témoin muet de l'instant où deux âmes, fatiguées de se chercher dans l'écho de leurs naissances, s'étaient enfin trouvées dans le vacarme d'un baiser.

# Chapitre 8

## Le Serment Infaillible

### CHAPITRE : LE SERMENT INFAILLIBLE

L'aube n'était pas encore une lumière, juste une rumeur bleutée qui grattait aux volets, une hésitation entre l'effacement de la nuit et la brutalité du jour. Mais pour la première fois, le réveil n'avait pas le goût métallique de la panique.

Il était là.

Son souffle contre ma nuque était une boussole. Sa chaleur, un ancrage. Je restai immobile, savourant ce luxe inouï : ne pas avoir à vérifier si le cran de sûreté était enclenché, ne pas avoir à scanner la pièce à la recherche d'une menace. La menace était dans ce lit, elle pesait le poids d'un bras possessif jeté en travers de ma taille, mais elle ne m'était plus destinée. Elle était devenue ma garde rapprochée.

Je sentis un mouvement léger derrière moi. Le matelas gémit. Une main remonta lentement mon bras, un frôlement électrique qui fit dresser les pores de ma peau. Ses doigts s'attardèrent sur la cicatrice à mon poignet, ce vestige de ma "naissance" précédente, celle où j'avais dû mourir pour survivre.

— Tu ne dors plus, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement de gravier et de velours, encore ensablée par le sommeil.

— Je vérifiais que tu n'étais pas une hallucination due au manque de sommeil, répondis-je sans me retourner. Les miracles ont tendance à s'évaporer dès qu'on

dépasse les soixante-dix battements par minute.

Il laissa échapper un rire bref, une vibration contre mon dos. Il bascula, m'obligeant à me retourner pour lui faire face. Ses yeux étaient d'un gris d'orage calme, mais le feu de la veille y couvait encore. L'odeur de lui — un mélange de tabac froid, de cèdre et de cette peau propre et masculine — m'envahit, plus enivrante qu'une drogue pure.

— Je n'ai aucune intention de m'évaporer, Alix. Les miracles, c'est pour les gens qui croient au ciel. Moi, je crois à ce qu'on arrache au destin.

Il se redressa sur un coude, sa silhouette découpée par la lumière incertaine. Il y avait une puissance brute dans sa posture, une autorité naturelle qui, d'habitude, me faisait dresser les épines. Mais ce matin, les épines étaient tombées.

— On va sortir de cette chambre, finit-il par dire, son regard se durcissant. On va ouvrir cette porte, et le monde va essayer de nous briser. Tes ennemis, les miens, les fantômes qui rôdent dans l'écho de ton nom... Ils vont tous vouloir récupérer leur pion.

— Je ne suis le pion de personne, répliquai-je, le menton levé.

— Je sais. C'est pour ça qu'ils vont vouloir te détruire.

Il tendit la main et saisit mon visage. Ses doigts étaient chauds, sa poigne ferme sans être brutale. C'était le geste d'un homme qui tient un objet d'un prix inestimable et d'une fragilité mortelle.

— Écoute-moi bien. Hier soir, c'était le pacte des corps. Ce matin, c'est celui de l'âme.

Le silence se fit dense, presque solide. L'air entre nous s'électrifa. Je sentais mon

cœur cogner contre mes côtes, non plus de peur, mais d'une anticipation sauvage.

— Je ne te promets pas de mourir pour toi, reprit-il, ses yeux ancrés dans les miens. Mourir est trop facile, c'est une sortie de secours. Je te jure de vivre pour toi. De tuer pour toi. De mentir, de trahir et de brûler ce monde s'il ose poser un doigt sur ce que nous avons bâti cette nuit.

Il s'approcha, son front contre le mien.

— Je suis ton ombre, Alix. Je suis le rempart entre toi et le reste de l'enfer. Mon sang est ta protection, ma volonté est ton armure. Rien ne passera. Ni les balles, ni les mensonges, ni les regrets. Tu es ma seule allégeance. Mon serment est infailible parce qu'il n'est pas fait de mots, mais de nécessité. Sans toi, je n'existe plus.

C'était terrifiant. C'était magnifique. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Dans cet aveu de dévotion absolue, je sentis une force nouvelle s'infuser en moi. Ce n'était plus l'amour romantique des livres, cette chose fragile qui fane au premier coup de vent. C'était une fusion nucléaire. Une armure d'acier liquide qui coulait dans mes veines, remplaçant mes doutes par une certitude implacable.

Je passai mes mains derrière sa nuque, mes ongles s'ancrant dans sa peau.

— Et si je te demande de m'emmener jusqu'au bout du désastre ? demandai-je d'un ton provocateur, le sourire au bord des lèvres malgré la gravité de l'instant.

— Alors j'achèterai des billets en première classe pour le chaos, répondit-il avec un éclat sombre dans les yeux. Mais tu seras couronnée à l'arrivée.

Il m'embrassa. Ce n'était pas le baiser de la veille, empreint de découverte et de soulagement. C'était un baiser de guerre. Un sceau de cire chaude sur un traité de paix qui venait d'être rompu avec le reste de l'univers. Ses lèvres avaient un goût de

promesse tenue, de danger accepté.

À chaque seconde qui passait, je sentais la tension monter. Pas la tension de la menace extérieure, mais celle de notre propre puissance. Nous étions deux prédateurs qui venaient de comprendre qu'en chassant ensemble, ils pouvaient renverser des trônes.

Il se recula d'un pouce, son pouce caressant ma lèvre inférieure.

— On a une heure avant que le premier appel ne tombe. Avant que la partie d'échecs ne reprenne. Qu'est-ce que tu veux faire de cette heure, Alix ?

Je le regardai, détaillant chaque ligne de son visage, chaque cicatrice, chaque ombre. Le monde extérieur pouvait bien s'effondrer. Les complots pouvaient bien se tisser dans l'ombre des bureaux feutrés de la capitale. Ils n'avaient aucune idée de ce qui les attendait. Ils pensaient chasser une femme seule, une héritière en fuite, un fantôme. Ils allaient trouver un mur de flammes.

— On va leur montrer qu'on ne joue plus selon leurs règles, dis-je d'une voix basse, vibrante de cette autorité nouvelle. On va leur montrer que l'écho de nos naissances ne nous définit plus. C'est nous qui allons donner le ton de la fin.

— C'est ma reine, murmura-t-il avec une fierté féroce.

Il se leva, m'offrant sa main. Un geste simple, mais qui pesait une éternité. En la saisissant, je sus que plus rien ne pourrait m'atteindre. Son serment m'enveloppait comme une seconde peau, une barrière infranchissable.

Je n'étais plus la proie. Je n'étais plus la survivante.

J'étais le centre de la tempête, et j'avais mon dieu de la guerre à mes côtés.

Le soleil finit par percer la ligne d'horizon, jetant une traînée d'or sanglant sur le lit défait. Dehors, les moteurs vrombissaient, les téléphones commençaient à vibrer, les ordres de capture étaient sans doute déjà signés. Mais dans cette chambre, le silence était celui des cathédrales avant le sacre.

— On y va ? demanda-t-il en enfilant sa chemise, ses muscles jouant sous le tissu fin.

Je ramassai ma propre veste, ajustant le col avec une précision chirurgicale. Je me regardai dans le miroir. Mes yeux brillaient d'un éclat que je ne leur connaissais pas. Le doute avait été consumé.

— On y va, répondis-je. Et que Dieu aide ceux qui se mettront sur notre chemin.

Il sourit, un sourire carnassier, presque tendre. Il ouvrit la porte, non pas comme quelqu'un qui sort, mais comme quelqu'un qui envahit. Et alors que je franchissais le seuil derrière lui, je sentis le poids du serment, cette armure invisible, se verrouiller autour de mon cœur.

Le jeu pouvait reprendre. Mais cette fois-ci, c'était nous qui tenions les pièces. Et nous n'avions aucune intention de faire de prisonniers.

# Chapitre 9

## L'Ombre du Passé

### CHAPITRE : L'Ombre du Passé

L'ascenseur descendait avec une fluidité insolente, un sifflement mécanique qui semblait compter les secondes avant l'impact. Dans le miroir de la cabine, nous formions un duo dévastateur. Lui, une force de la nature sculptée dans un costume sombre ; moi, une lame effilée dissimulée sous de la soie. Le silence entre nous n'était plus une absence de mots, mais une symphonie de guerre.

Pourtant, sous l'armure, sous le serment, il y avait cette vibration. Une fréquence parasite.

— Tu as les mains froides, nota-t-il sans me regarder, sa voix vibrant dans l'espace clos.

Il attrapa mes doigts. Son pouce caressa le dos de ma main, un mouvement lent, presque hypnotique. La chaleur de sa peau contre la mienne était une brûlure bienvenue. L'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal, de cuir et d'un soupçon d'adrénaline — envahit mes poumons.

— C'est l'excitation, mentis-je.

Il tourna la tête vers moi. Ses yeux, sombres comme des abysses, semblaient lire à travers mon crâne, cherchant la faille que je m'efforçais de colmater.

— Ne me mens pas. Jamais à moi.

Les portes s'ouvrirent sur le parking souterrain. Le vrombissement des moteurs en attente nous accueillit. L'air y était lourd, chargé d'échappements et de poussière. Nous marchâmes vers la berline noire qui nous attendait, une bête de métal tapie dans l'ombre.

Une fois installés à l'arrière, le chauffeur démarra en silence. La ville commença à défiler derrière les vitres teintées, un flou de lumières néon et de silhouettes pressées. Nous étions les rois de ce chaos, mais même les rois ont des fantômes.

Mon téléphone vibra. Un message anonyme. Une pièce jointe.

Je l'ouvris, pensant à un renseignement sur nos cibles. Mais ce que je vis sur l'écran figea le sang dans mes veines. C'était une photographie. Vieille. Jaunie sur les bords. Une femme, assise dans un jardin baigné de soleil, tenant un nourrisson dans ses bras. Elle souriait à l'objectif, mais ses yeux criaient une terreur sourde.

Je connaissais cette femme. Elle hantait mes cauchemars depuis vingt ans. C'était ma mère. Mais le détail qui me fit défaillir n'était pas son visage. C'était l'homme debout derrière elle, une main propriétaire posée sur son épaule.

Un homme dont le regard froid, prédateur, était la copie conforme de celui qui était assis à côté de moi en ce moment même.

Le monde bascula. L'habitacle de la voiture, autrefois sanctuaire, devint une cage étouffante.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, sa main se tendant vers mon téléphone.

Je le verrouillai d'un geste brusque, mon cœur cognant contre mes côtes comme un animal piégé.

— Rien. Une interférence.

— Ta respiration vient de changer de rythme, murmura-t-il. Ton pouls bat contre ta carotide comme si tu voulais t'enfuir. Donne-moi ce téléphone.

— Non.

C'était un défi. Le premier depuis que nous avions scellé notre alliance. La tension monta d'un cran, électrique, presque palpable entre nous. Il ne s'énerva pas. C'était pire. Il se rapprocha, envahissant mon espace vital jusqu'à ce que je sente le souffle de ses paroles sur ma joue.

— On ne part pas à la guerre avec un secret dans la poche, [Nom de l'héroïne]. Ça finit toujours par exploser au mauvais moment.

— Tu parles de secrets ? ricanai-je, ma voix tremblante malgré moi. Toi, l'homme aux mille masques ? Dis-moi, ton père... il t'a appris quoi sur la loyauté ? Ou sur la façon de briser des familles avant même qu'elles n'aient une chance d'exister ?

Il se figea. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une déflagration. Ses yeux passèrent du noir au gris de l'acier. Il comprit.

— Tu as vu la photo, lâcha-t-il.

Ce n'était pas une question. C'était un aveu.

— Tu savais, soufflai-je, les larmes me brûlant les paupières. Tu savais depuis le début. Notre rencontre, ce "destin" que tu m'as vendu... tout ça n'était qu'une mise en scène ?

— Ce n'est pas ce que tu penses.

— Oh, le grand classique ! "Ce n'est pas ce que tu penses". Alors explique-moi pourquoi le père de l'homme que j'aime tient ma mère comme un trophée de chasse sur cette photo ? Pourquoi il y a le blason de ta famille sur le berceau dans lequel je dormais ?

Je criais presque. Le chauffeur gardait les yeux fixés sur la route, mais je sentais sa gêne.

Il attrapa mes poignets avec une poigne de fer, m'obligeant à le regarder. Ses traits étaient contractés par une douleur qu'il ne s'autorisait jamais à montrer.

— Écoute-moi bien. Mon père était un monstre. Un homme qui pensait que tout s'achetait, y compris le sang des autres. Oui, nos familles étaient liées. Oui, ton existence a été dictée par un pacte que je n'ai pas signé. Mais ce que je ressens pour toi, ce qu'on a bâti dans cette chambre, ce n'est pas le passé. C'est nous.

— "Nous" n'existe pas si le fondement est un mensonge, crachai-je. Tu m'as laissé croire que nous étions des alliés de circonstance, des âmes sœurs forgées dans le feu. Mais je ne suis qu'une pièce de plus dans ton jeu de revanche contre ton propre nom, n'est-ce pas ? Je suis ton arme contre le souvenir de ton père.

Il lâcha mes poignets comme s'ils le brûlaient. Son regard se perdit un instant par la fenêtre.

— Si je te l'avais dit, tu serais partie. Et je ne peux pas te laisser partir. Pas parce que j'ai besoin d'une arme. Mais parce que sans toi, je redeviens ce qu'ils attendent que je sois. Une ombre. Une fin de lignée.

Il sortit un briquet de sa poche, le fit jouer entre ses doigts. Le \*clic-clac\* métallique

rythmait mes pensées chaotiques.

— Le secret de ta naissance, reprit-il plus bas, c'est que tu n'étais pas censée survivre à cette nuit-là. Mon père a donné l'ordre. Le mien a refusé de l'exécuter. Il t'a cachée. Il t'a observée de loin toute sa vie. Et quand il est mort, il m'a laissé une seule consigne : "Protège l'Écho".

— L'Écho de nos Naissances... répétai-je, le titre du livre de ma vie prenant soudain une saveur de cendre.

— Tu es l'écho d'une tragédie que j'essaie d'étouffer depuis le jour où j'ai compris qui j'étais.

Je me reculai contre la portière, cherchant le plus de distance possible entre nous. L'odeur de son parfum me donnait maintenant la nausée. Chaque frôlement de ses vêtements contre les miens me rappelait la trahison. L'armure invisible que je sentais se verrouiller autour de mon cœur tout à l'heure ne me protégeait plus des autres. Elle m'emprisonnait avec lui.

— Et la femme sur la photo ? demandai-je d'une voix blanche. Ma mère. Où est-elle ?

Il ferma les yeux, un mouvement de mâchoire trahissant son hésitation.

— Elle est la raison pour laquelle nous allons à cet endroit ce soir. Elle n'est pas morte, [Nom]. Mais elle n'est pas libre non plus.

Le choc fut tel que le reste du monde s'effaça. La vengeance, les ordres de capture, le pouvoir... tout cela devint dérisoire face à cette révélation. La stabilité émotionnelle sur laquelle nous avions bâti notre assaut venait de s'effondrer, laissant place à un précipice.

— Tu m'as emmenée ici pour une mission, ou pour un sauvetage ? demandai-je, le piquant de ma voix masquant une détresse immense.

— Pour les deux. Mais sache une chose : l'homme qui la détient, celui que nous allons abattre... c'est mon frère.

Le silence revint, plus lourd, plus suffocant encore. La voiture s'arrêta brusquement devant un immense complexe industriel désaffecté. Le chauffeur sortit pour nous ouvrir la portière.

L'air extérieur était glacial, chargé de pluie fine qui piquait la peau. Il sortit en premier, me tendant la main. Une main que j'aurais voulu mordre, mais dont j'avais désespérément besoin pour ne pas tomber.

Je ne la pris pas. Je descendis seule, ajustant ma veste, mon regard redevenu chirurgical, bien que mon âme soit en lambeaux.

— Le jeu a repris, murmurai-je en passant devant lui sans le regarder. Mais les règles viennent de changer. Si tu m'as menti sur un seul autre détail, ce n'est pas sur ton frère que je viderai mon chargeur.

Il ne répondit rien. Il se contenta de me suivre, son ombre s'étirant sur le béton mouillé, se confondant avec la mienne. Nous étions deux prédateurs, deux amants, deux ennemis. Et alors que nous nous enfoncions dans les ténèbres du complexe, je savais qu'à l'aube, l'un de nous ne serait plus que l'ombre de l'autre.

Le passé ne meurt jamais. Il attend juste que vous soyez assez heureux pour vous égorger.

# Chapitre 10

## La Discorde des Âmes

L'ascenseur s'enfonça dans les entrailles du complexe avec un gémissement métallique qui résonna jusque dans mes molaires. L'air ici était différent : plus dense, chargé d'une odeur d'ozone et de poussière séculaire. Un parfum de fin du monde confinée.

À côté de moi, Julian ne bougeait pas. Il était une statue de granit sculptée dans le regret. Je sentais la chaleur de son corps irradier à travers l'étoffe de son manteau, une invitation silencieuse à laquelle je refusais de répondre. Mon épaule frôla la sienne dans l'espace exigü, et l'étincelle fut immédiate, une décharge électrique qui me fit serrer les dents. Ce lien, cette maudite connexion qui nous soudait par-delà les vies, me donnait la nausée.

— Ne fais pas ça, murmura-t-il. Sa voix était basse, un velours écorché.

— Quoi donc ? Ne pas respirer le même air que toi ? C'est un peu compliqué, tu ne trouves pas ?

— Ne te mure pas dans cette haine. Elle ne te ressemble pas.

Je lâchai un rire sec, dépourvu de joie.

— Tu ne sais plus ce qui me ressemble, Julian. Tu as passé trop de temps à réécrire notre histoire dans ton intérêt.

Les portes s'ouvrirent sur un couloir baigné d'une lumière crue, clinique. Je sortis la première, mes talons claquant sur le béton poli comme des coups de feu. Nous arrivâmes devant la salle de contrôle alpha. C'était là. Le point de rupture.

Je m'arrêtai devant le terminal principal. Mes doigts volèrent sur le clavier, une chorégraphie apprise dans une autre vie, une autre naissance. Les données défilèrent, des lignes de code qui étaient autant de cicatrices numériques. Et puis, je le vis.

Un fichier crypté. "Projet Chrysalide - Sujet 01 - Extraction Finale".

La date correspondait à celle de ma "mort" apparente, trois ans plus tôt.

— Ouvre-le, ordonnai-je, la voix blanche.

Julian posa sa main sur la mienne pour m'empêcher de cliquer. Sa paume était brûlante, son toucher était une caresse et une entrave. Je levai les yeux vers lui. Ses iris sombres, d'habitude si illisibles, étaient troublés par une tempête de culpabilité.

— Elena, si tu ouvres ça, il n'y aura pas de retour en arrière.

— Il n'y en a déjà plus depuis que tu as franchi le seuil de ma chambre ce matin.

Lâche-moi.

Il ne bougea pas. Il se rapprocha, son souffle effleurant ma tempe, l'odeur de son parfum — un mélange de bois de cèdre et d'orange — envahissant mes sens. Mon corps traître voulait se presser contre lui, chercher la protection dans les bras de mon bourreau.

— Je t'ai protégée, souffla-t-il. Tout ce que j'ai fait, c'était pour que tu puisses vivre.

— Vivre ? J'ai passé trois ans à me demander pourquoi mon âme était en lambeaux, pourquoi chaque miroir me renvoyait l'image d'une étrangère !

Je me dégageai violemment et frappai la touche "Entrée".

L'écran s'illumina. Ce n'était pas un rapport de mission. C'était un enregistrement vidéo.

On y voyait Julian. Plus jeune, les traits tirés. Il parlait à un homme dans l'ombre.

Mon frère.

\*"Elle est trop instable,"\* disait Julian sur la vidéo. \*"Si on ne lui efface pas ses souvenirs de l'accident, elle se détruira. Utilisez le protocole. Je signe la décharge. Je serai celui qu'elle déteste s'il le faut, mais faites-la oublier."\*

Le silence qui suivit fut plus assourdissant qu'une explosion.

Le monde bascula. La trahison n'était pas un mensonge sur une mission ou une liaison secrète. C'était un viol de l'esprit. Il avait délibérément amputé une partie de mon être, s'érigant en dieu de ma mémoire.

Je reculai jusqu'à heurter la table froide. Mes mains tremblaient, mais mon regard était une lame de rasoir.

— Tu as signé... tu as signé mon effacement ?

— Elena, écoute-moi...

— Tu m'as volé mes deuils ! Tu m'as volé mes raisons de me battre ! Tu as décidé que je n'étais pas assez forte pour porter ma propre douleur !

— Tu allais mourir ! cria-t-il, perdant enfin son calme olympien. La culpabilité te bouffait de l'intérieur, Elena. Ton cœur allait s'arrêter. Je ne pouvais pas te regarder t'éteindre.

Il fit un pas vers moi, cherchant mon regard, cherchant cette connexion éternelle qui nous permettait d'habitude de nous comprendre sans parler. Mais je dressai une barrière mentale, un mur de glace noire.

— Qui es-tu pour décider du poids que mon âme peut porter ? demandai-je, la voix étranglée par une émotion sauvage. Tu ne m'as pas sauvée, Julian. Tu m'as empaillée. Tu voulais une version de moi qui soit plus facile à aimer, plus facile à manipuler.

— C'est faux ! Je t'aime plus que ma propre vie.

— Non. Tu aimes l'idée que tu te fais de moi. Tu aimes l'idole que tu as sculptée après avoir brisé l'originale.

Je sentis une larme brûlante couler sur ma joue, mais je ne l'essuyai pas. C'était la dernière faiblesse que je lui offrais.

— Le jeu est fini, Julian.

— Elena, s'il te plaît...

— Ne prononce plus mon nom. Il ne t'appartient plus. Tu as voulu une femme sans passé ? Félicitations. Tu as maintenant une femme sans futur avec toi.

Je sortis mon arme, non pas pour le viser, mais pour briser l'écran d'un coup de crosse. Le verre explosa en mille éclats, miroir de notre lien.

— Où vas-tu ? demanda-t-il, sa voix tremblante d'une peur que je ne lui avais jamais connue.

— Loin de ton ombre.

Il me rattrapa par le bras. Son contact me fit l'effet d'une brûlure au troisième degré. Je me retournai et le giflai de toutes mes forces. Le claquement résonna dans la pièce, sec et définitif. Il lâcha prise, la trace de mes doigts marquant sa peau pâle.

— Si tu me suis, si tu essaies de me "protéger" encore une fois, je te jure que la prochaine balle ne sera pas pour un écran. Elle sera pour ce lien que tu chéris tant. Je préfère mourir seule que de vivre par tes soins.

Je vis ses yeux s'embuer. L'homme qui ne pleurait jamais, le prédateur de l'ombre, s'effondrait de l'intérieur. Mais mon empathie était morte dans cette salle de contrôle.

— Nous sommes liés, Elena, balbutia-t-il. Tu le sens. On ne peut pas rompre ce qui est écrit dans nos naissances.

— Alors regarde-moi raturer la page.

Je tournai les talons. Chaque pas m'éloignait de lui, et à chaque mètre, une douleur atroce me déchirait la poitrine, comme si on m'arrachait une côte à vif. C'était le lien qui protestait, la symphonie de nos âmes qui virait à la dissonance. Mon corps hurlait de faire demi-tour, de me jeter dans ses bras, de pardonner pour ne plus souffrir.

Mais je continuai.

Je traversai le couloir, l'air froid du complexe s'engouffrant dans mes poumons. Je sortis sur le toit où la pluie continuait de tomber, mélangeant mes larmes à l'eau du ciel.

Julian ne me suivit pas. Il savait qu'il m'avait perdue. Pas parce que je ne l'aimais plus — le lien rendait la haine et l'amour indissociables — mais parce que la confiance est une porcelaine qui, une fois réduite en poudre, ne peut plus contenir même l'eau la plus pure.

Je m'appuyai contre le rebord du toit, surplombant la ville endormie. Sous mes doigts, le béton était rugueux, réel. Pour la première fois depuis trois ans, je ne savais pas qui j'étais, ni où j'allais. Mais au moins, les débris de mon âme m'appartenaient.

Le silence retomba, lourd, définitif. L'écho de nos naissances venait de s'éteindre dans le fracas d'une trahison de trop. Dans le lointain, l'aube pointait, livide et grise, comme le visage d'un mort.

Je ne serais plus jamais son ombre. Et il ne serait plus jamais ma lumière. Nous n'étions plus que deux étrangers partageant le même fardeau d'éternité, condamnés à errer dans le même monde, mais sur des fréquences désormais incompatibles.

La discorde était totale. Et la solitude, enfin, était mienne.

# Chapitre 11

## Le Silence de l'Absence

L'appartement sentait le neuf, le vide et la peinture sèche. Un trois-pièces aseptisé dans le 11ème arrondissement, loin des dorures étouffantes et des ombres baroques de notre vie d'avant. Ici, il n'y avait pas d'histoire. Pas de sang séché dans les rainures du parquet, pas de souvenirs accrochés aux moulures.

Mais le silence n'était pas mon allié. C'était un prédateur.

La première semaine, j'ai cru que j'allais mourir. Pas de cette mort propre et définitive que nous avons frôlée tant de fois, mais d'une lente décomposition par les bords. Le manque n'était pas une émotion, c'était une pathologie. Mon corps, habitué à vibrer sur sa fréquence depuis des siècles, était en état de choc anaphylactique.

Chaque matin, je me réveillais avec la sensation d'avoir été opérée à vif. Mes mains tremblaient. Mes pupilles refusaient de faire le point. Dans la salle de bain, le miroir me renvoyait l'image d'une femme dont les contours s'effilocheaient.

— Putain, grognai-je en renversant mon café sur le plan de travail en quartz.

Le liquide noir s'étala, une tache sombre sur la blancheur clinique. Je fixai la flaque, incapable de bouger. Si Elias avait été là, il aurait posé une main sur ma nuque. Ses doigts auraient tracé une ligne de feu le long de mes vertèbres, et le monde aurait retrouvé sa netteté. Son odeur — un mélange de cèdre froid, de tabac cher et de cette note métallique propre à notre espèce — aurait saturé l'air, anesthésiant ma douleur.

Mais Elias n'était plus là. Et l'absence de son odeur était plus assourdissante qu'une

explosion.

\*\*\*

À l'autre bout de la ville, dans le sanctuaire de verre et d'acier qu'il appelait son bureau, Elias ne travaillait pas. Il ne chassait pas. Il ne vivait pas non plus.

Il était debout devant la baie vitrée, observant les artères lumineuses de Paris. Pour quiconque l'aurait vu, il ressemblait à un dieu déchu, magnifique et terrifiant dans son costume sur mesure. Mais à l'intérieur, la symphonie était dissonante.

Il ressentait mon absence comme une amputation. Le lien, ce fil invisible qui nous soudait depuis notre naissance commune dans les ténèbres, pendait, arraché, saignant une énergie invisible.

Il serra les poings, ses phalanges blanchissant sous la pression. Il pouvait sentir ma détresse. C'était comme un acouphène lointain, une plainte sourde qui lui vrillait le crâne. Il savait que je souffrais. Il savait que mon corps le réclamait autant que le sien brûlait de me retrouver.

Son assistant, un jeune humain aux yeux cernés de terreur, entra dans la pièce avec un dossier.

— Monsieur... Les contrats pour la restructuration du domaine sont...

— Sortez, dit Elias.

Sa voix était un râle, dépourvu de sa soie habituelle.

— Mais, Monsieur, c'est urgent, insista le garçon.

Elias se tourna. En un éclair, il fut sur lui, ses doigts enserrant la gorge du jeune

homme, le soulevant à quelques centimètres du sol. Ses yeux, d'ordinaire d'un bleu glacier, étaient injectés de noir.

— Ce qui est urgent, murmura-t-il, c'est que tu disparisses de ma vue avant que je ne décide de tester la résistance de tes vertèbres. Elle n'est plus là. Rien n'est plus urgent.

Il le lâcha. Le garçon s'enfuit sans demander son reste. Elias se laissa tomber dans son fauteuil en cuir, la tête entre les mains. Le silence revint, impitoyable. Un silence qui hurlait mon nom.

\*\*\*

Dix jours. Dix jours que je n'avais pas entendu sa voix.

Je sortis marcher dans les rues pluvieuses de Paris, espérant que le froid mordant de novembre calmerait l'incendie sous ma peau. Les gens me croisaient, silhouettes floues et insignifiantes. Je me sentais comme une fantôme parmi les vivants, une anomalie chromatique.

Je finis par échouer dans un bar de nuit, un endroit sombre où la musique était assez forte pour étouffer mes pensées. Je commandai un gin-tonic, puis un deuxième. L'alcool n'avait aucun effet sur moi, mais le rituel me donnait une contenance.

— Tu as l'air de quelqu'un qui cherche soit une bagarre, soit un enterrement, lança une voix à côté de moi.

Je tournai la tête. Un homme, la trentaine, barbe de trois jours et regard prédateur, me jaugeait. Il était beau, d'une beauté banale et humaine.

— Je cherche juste à savoir si le silence peut finir par rendre sourd, répondis-je, ma

voix rauque d'avoir trop peu servi.

Il sourit, dévoilant des dents trop blanches. Il posa une main sur mon avant-bras. Un contact physique. Un frisson de dégoût parcourut mon échine. Ce n'était pas lui. Sa peau était trop chaude, son rythme cardiaque trop rapide, son odeur trop... vivante. C'était une insulte à ma mémoire sensorielle.

— Je peux t'aider à oublier le silence, murmura-t-il en se rapprochant.

Je le regardai droit dans les yeux. Ma pupille se dilata, une onde de choc invisible émanant de moi.

— Retire ta main, dis-je d'un ton glacial. Ou je te la fais manger.

L'homme pâlit, une terreur instinctive s'emparant de lui. Il retira sa main comme s'il s'était brûlé et s'éloigna sans un mot.

Je restai seule avec mon verre. La douleur revint, plus vive. C'était une crampe dans la poitrine, une torsion viscérale. Je fermai les yeux et, pour la première fois, je laissai le lien s'entrouvrir. Juste un millimètre.

L'impact fut immédiat.

\*Isis.\*

Son nom dans mon esprit. Sa voix, non pas entendue, mais ressentie dans la moelle de mes os. Un cri de manque pur. Je siphonnais sa douleur et il siphonnait la mienne. C'était une boucle de rétroaction insupportable.

Je m'agrippai au rebord du bar, le bois craquant sous ma poigne.

\*« Arrête, »\* pensai-je. \*« Sors de ma tête. »\*

\*« Reviens, »\* répondit l'écho. \*« On crève, Isis. On se vide de notre substance. »\*

C'était vrai. La séparation n'était pas une libération, c'était une déshydratation de l'âme. Nous étions deux moitiés d'un même noyau atomique qu'on avait forcé à se scinder. La fission nous consumait.

\*\*\*

Je rentrai chez moi en courant, le souffle court, mon cœur mort battant la chamade contre mes côtes. Je m'effondrai sur le sol du salon, le front contre le parquet froid.

Le silence de l'absence n'était pas vide. Il était peuplé de fantômes de sensations. Le souvenir de son souffle dans mon cou. La pression de ses pouces sur mes tempes pour calmer mes migraines séculaires. La façon dont il me regardait, comme si j'étais la seule chose réelle dans un univers de carton-pâte.

J'attrapai un coussin et hurlai dedans jusqu'à ce que ma gorge brûle.

C'était ça, le deuil ? Cette impression d'être une carcasse vide habitée par une tempête ?

Je savais ce qu'il faisait en ce moment. Il était dans la bibliothèque, brisant des verres de cristal, ou peut-être était-il sorti chasser pour essayer de noyer mon goût dans le sang d'une autre. Mais ça ne marcherait pas. Rien ne marchait.

Le téléphone sur la table basse vibra. Je ne l'avais pas utilisé depuis mon départ. Je rampai vers lui, le cœur au bord des lèvres.

Un message. Un seul mot.

\*« Respire. »\*

Je jetai l'appareil contre le mur. L'écran se brisa dans un craquement sec.

— Connard, murmurai-je en éclatant de rire, un rire brisé qui ressemblait à un sanglot.

Il savait. Il savait que je suffoquais. Il savait que ma solitude était un mensonge, que nous étions condamnés à être ensemble même dans la déchirure.

Je me roulai en boule sur le sol, entourée par les débris de mon âme et de mon téléphone. L'aube commençait à filtrer à travers les rideaux, une lumière sale et sans espoir.

La confiance était peut-être de la porcelaine réduite en poudre, mais le lien, lui, était fait de plomb et d'éternité. Et le silence de son absence était le bruit le plus assourdissant que j'aie jamais entendu.

Je fermai les yeux, épuisée. La douleur physique était là, tapie, prête à me mordre à chaque battement de cil. Nous étions deux étrangers, oui. Deux étrangers qui partageaient le même système nerveux.

Le deuil ne faisait que commencer. Et il allait être long. Aussi long que l'éternité qui nous attendait, l'un sans l'autre, l'un contre l'autre.

# Chapitre 12

## L'Épreuve du Sacrifice

L'aube n'était pas une promesse, c'était une insulte. Une traînée grisâtre qui soulignait la poussière sur le parquet et l'absurdité de ma carcasse brisée au milieu des débris. Mon téléphone n'était plus qu'une étoile de verre éclatée, un miroir de mon propre état.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, à écouter le silence hurler. Mais le silence fut soudain brisé par un son qui n'avait rien de métaphorique : le fracas sourd d'une portière que l'on claque en bas de l'immeuble, suivi de pas lourds, rythmés, qui ne cherchaient pas la discrétion.

Ce n'était pas lui. Liam n'avait pas cette démarche d'enclume.

L'instinct de survie est une chose curieuse. Il survit même quand on a prié pour la fin. Je me redressai, les muscles raidis par le froid du carrelage. Une odeur de vieux tabac et d'ozone commença à filtrer sous la porte, une odeur qui me fit monter la bile à la gorge. Ils m'avaient trouvée. Les fantômes de son passé, ou peut-être du mien — à force de tout partager, même nos dettes étaient devenues un magma indiscernable.

La porte d'entrée gémit sous un premier coup d'épaule. Puis un second.

— C'est ouvert, connards, murmurai-je, la voix enrayée.

La serrure céda dans un cri de métal supplicié. Trois hommes. Le genre de silhouettes qui n'existent que dans les recoins sombres des parkings ou les cauchemars urbains. Le premier, un colosse au regard éteint, tenait un cran-d'arrêt avec la désinvolture

d'un homme qui épluche une pomme.

— Il est où, ton prince ? grogna-t-il. Il paraît qu'il a oublié de rendre ce qu'il a pris.

Je reculai jusqu'au mur, sentant le froid du plâtre à travers mon pull fin. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait fracturer mes côtes.

— Il n'est plus là. Vous arrivez après la guerre. Regardez autour de vous, tout est déjà cassé.

L'homme s'approcha, l'odeur de sa sueur rance m'envahit. Il leva la main, non pas pour frapper, mais pour saisir mon menton, ses doigts s'enfonçant dans ma peau avec une brutalité mécanique.

— Si t'es plus à lui, alors t'es à personne. Et personne, ça ne coûte pas cher sur le marché.

C'est à ce moment-là que l'air changea. Ce fut d'abord une sensation thermique : un courant d'air froid, puis une présence électrique, cette fameuse connexion, ce plomb dans les veines qui se mit à vibrer.

— Lâche-la.

La voix était calme. Trop calme. Liam se tenait dans l'encadrement de la porte défoncée. Il n'avait pas l'air d'un héros. Il avait les traits tirés, une chemise froissée et ce regard de loup blessé que j'avais appris à craindre et à chérir.

Le colosse ricana sans me lâcher.

— Tiens, le revenant. On m'a dit que t'avais plus un rond et plus d'amis. Tu viens faire quoi ? La charité ?

Liam fit un pas dans la pièce. Je vis ses mains trembler imperceptiblement, mais ses

yeux étaient fixés sur les miens. Un regard-ancre. Un regard-promesse.

— Je viens solder le compte. Tout le compte.

— Avec quoi ? demanda le second type en jouant avec une barre de fer.

Liam sortit un pli de sa poche intérieure. Un document froissé, taché de ce qui ressemblait à du sang séché ou de l'encre noire.

— Les codes d'accès au serveur de la "Ruche". Et mon nom sur l'acte de cession de la propriété du Sud. C'est tout ce que j'ai. C'est mon héritage, ma sécurité, et ma liberté. Prenez-le.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'orage. Je sentis un vertige m'emporter. Ces documents, c'était sa seule sortie. Son plan de secours pour disparaître, pour recommencer ailleurs, loin de cette vie de chien. C'était son futur.

— Liam, non... m'étranglai-je. Ne fais pas ça.

Il ne me regarda pas. Il fixait le colosse.

— Laisse-la partir. Elle n'a jamais rien su. Elle n'est que le dommage collatéral de ma connerie. Prends les papiers, prends-moi si tu veux une livre de chair, mais elle sort d'ici. Maintenant.

L'homme me relâcha brutalement. Je tombai à genoux, mes mains rencontrant à nouveau les débris de mon téléphone. La tension dans la pièce était un fil de rasoir tendu entre nous quatre.

Le chef du groupe s'empara des documents, les parcourut d'un œil expert, puis eut un sourire qui me fit froid dans le dos.

— C'est courageux. Ou complètement stupide. On va prendre les papiers. Mais le patron veut quand même un souvenir. Pour le principe.

Avant que je puisse crier, tout alla très vite. Le mouvement fut flou. Liam ne chercha pas à se battre, il ne chercha pas à esquiver. Quand le coup de barre de fer partit vers son flanc, il l'encaissa de plein fouet pour rester entre eux et moi. Le craquement fut sec, insupportable. Un bruit d'os qui cèdent.

Il s'effondra à moitié, un genou à terre, le souffle coupé, mais ses yeux restèrent rivés sur les miens. La douleur irradiait en moi instantanément. Ce maudit système nerveux partagé. Ma cage thoracique se serra, j'eus l'impression de recevoir le coup dans mes propres chairs.

— Cassez-vous, cracha Liam entre deux quintes de toux sanglantes. Vous avez ce que vous vouliez.

Les hommes échangèrent un regard, pesèrent le profit contre l'effort, et finirent par sortir dans un fracas de bottes. La porte ne fermait plus. Elle restait béante sur le couloir vide.

Le silence revint, mais il n'était plus sale. Il était lourd de ce qui venait d'être sacrifié.

Je rampai vers lui. Ses doigts cherchaient le sol, agrippant le tapis avec une force désespérée. Je passai mes bras autour de ses épaules, ignorant la douleur réflexe qui me tordait le ventre. Il sentait la pluie, la sueur et ce parfum boisé que j'aurais reconnu entre mille.

— Pourquoi ? murmurai-je contre son oreille, mes larmes coulant sur son cou. Tu as tout donné. Tu n'as plus rien, Liam. Tu es coincé ici. Avec moi. Dans cette merde.

Il laissa sa tête retomber contre mon épaule. Son souffle était court, haché par la souffrance physique, mais il y avait une étrange sérénité dans sa voix.

— J'avais déjà plus rien, à part toi. Autant que ça serve à quelque chose.

Il tourna son visage vers le mien. Ses yeux étaient deux abîmes de fatigue et de tendresse brute. Il leva une main tremblante pour écarter une mèche de mes cheveux, un geste d'une douceur anachronique au milieu de ce désastre. Ses doigts frôlèrent ma joue, et ce simple contact fut une décharge qui remit mon cœur à l'endroit.

— T'es une telle emmerdeuse, souffla-t-il avec un demi-sourire sanglant.

— Et toi t'es un martyr de série B, répondis-je, un rire nerveux m'échappant malgré moi. On est ridicules.

— On est vivants.

Il se colla un peu plus contre moi, cherchant ma chaleur. La tension retombait, laissant place à une vulnérabilité totale. On était deux ruines au milieu d'un appartement dévasté. Il avait vendu son avenir pour m'offrir un présent, aussi précaire soit-il.

— Ça va faire mal, Liam. Le deuil, la pauvreté, la fuite... On n'a plus rien.

Il ferma les yeux, son front contre le mien. Je pouvais sentir le rythme de son pouls s'ajuster au mien, cette synchronisation cruelle qui nous liait depuis le premier jour.

— On a le plomb et l'éternité, tu te rappelles ?

Je fermai les yeux à mon tour. L'odeur de son sang se mêlait à celle de mon parfum, une alchimie de défaite et de survie. Le sacrifice n'avait pas effacé nos erreurs, ni nos cris de la veille. Il n'avait pas recollé la porcelaine. Mais il avait prouvé que, même dans la poussière, il restait une vérité que personne ne pourrait nous voler.

Il avait risqué son empire pour une fille qui ne savait plus comment l'aimer. Et dans ce chaos, au milieu des débris, je compris que c'était peut-être ça, la naissance.

Mourir à soi-même pour laisser l'autre respirer.

— Ne recommence jamais ça, dis-je en serrant ses mains dans les miennes.

— Promis. La prochaine fois, je te laisse te débrouiller avec les gorilles.

On resta là, enlacés sur le champ de bataille de notre histoire, alors que le soleil de l'aube commençait enfin à blanchir les murs, moins sale, un peu plus clair. Le lien était là, plus lourd que jamais, mais pour la première fois, il ne ressemblait plus à une chaîne. Il ressemblait à une ancre.

L'épreuve était passée. Le reste n'était que de la littérature.

# Chapitre 13

## Les Retrouvailles de l'Aube

L'air avait un goût de fer et de plâtre froid. C'était le goût du silence après l'effondrement, cette seconde suspendue où les tympan bourdonnent encore du fracas des balles et des cris, mais où le monde décide brusquement de retenir son souffle.

Le soleil de l'aube filtrait à travers les verrières brisées de l'entrepôt, découpant des rectangles d'or pâle sur le sol jonché de débris. Gabriel était assis contre un pilier de béton, la chemise en lambeaux, une traînée de sang séché barrant sa tempe. Il avait l'air d'un roi déchu, ou d'un naufragé qui venait de réaliser que la terre ferme n'était pas un mirage.

Je ne l'avais jamais vu aussi vulnérable. L'homme qui gérait des fonds souverains comme on déplace des pions sur un échiquier n'était plus qu'un corps épuisé, luttant pour chaque inspiration.

— T'as une sale tête, murmurai-je.

Ma propre voix me parut étrangère, éraillée par la fumée et les larmes que je m'étais interdite de verser.

Il laissa échapper un rire qui se transforma en quinte de toux. Ses yeux, d'un gris d'orage d'ordinaire si impénétrables, se fixèrent sur les miens. Il y avait là une clarté nouvelle, une mise à nu qui me fit l'effet d'une décharge électrique.

— C'est le prix de l'héroïsme, apparemment, répondit-il d'un ton sec, teinté de son

arrogance habituelle, mais le masque se fissurait. Je ne recommande pas. C'est mauvais pour le teint.

Je m'agenouillai entre ses jambes, ignorant la poussière qui maculait mon jean. Je pris ses mains. Elles tremblaient. Ce simple constat — Gabriel de Valois, l'homme d'acier, qui tremble — fit s'effondrer la dernière digue que j'avais érigée autour de mon cœur.

Pendant des mois, nous nous étions fait la guerre. Une guerre de tranchées, faite de silences assassins, de trahisons feutrées et de regards qui coupent plus profondément que des lames. Nous étions deux astres morts se percutant dans le vide. Et soudain, au milieu des ruines de son empire qu'il avait sacrifié pour moi, il n'y avait plus de stratégie. Plus de "coup d'après".

— Pourquoi, Gabriel ? Pourquoi avoir tout foutu en l'air pour moi ?

Ses doigts se resserrèrent sur les miens. Sa peau était brûlante, contrastant avec l'air glacial du matin. L'odeur de son parfum — ce mélange de cuir, de santal et d'ambre qu'il portait comme une armure — luttait contre l'odeur âcre de la poudre.

— Parce que l'empire n'avait de sens que si tu étais là pour le regarder brûler avec moi, dit-il, sa voix tombant d'une octave. J'ai passé ma vie à construire des murs, Rose. Je pensais que si je possédais tout, rien ne pourrait m'atteindre. Mais sans toi, le sommet du monde, c'est juste un endroit très haut d'où l'on tombe plus vite.

Il approcha son front du mien. Je sentis la chaleur de son souffle sur mes lèvres. C'était une torture et un remède. La tension entre nous n'était plus cette corde raide sur laquelle nous dansions pour nous entre-tuer, mais un aimant puissant, irrésistible.

— Je t'ai détesté, avouai-je dans un souffle. Je t'ai détesté d'être si fort, et de me rendre si faible.

— Je sais. Je t'ai donné toutes les raisons de le faire.

Ses yeux parcoururent mon visage comme s'il cherchait à mémoriser chaque millimètre de ma peau, craignant que le soleil ne me fasse disparaître. Il leva une main — un geste lent, incertain — pour écarter une mèche de cheveux de mes yeux. Ses phalanges effleurèrent ma joue. Le contact fut un incendie.

— Pardonne-moi, Rose. Pas pour les entreprises, pas pour l'argent. Pardonne-moi d'avoir cru que je pouvais t'aimer sans me perdre.

Le pardon n'est pas un mot, c'est une reddition. En le regardant, je compris que la porcelain brisée dont nous parlions sans cesse ne serait jamais recollée à l'identique. Les fêlures resteraient. Mais on pouvait y couler de l'or, comme dans cet art japonais, le \*Kintsugi\*. Faire de la brisure une force.

— Ne recommence jamais ça, dis-je en serrant ses mains à en avoir mal. Ne joue plus au martyr. Je ne veux pas d'un héros mort. Je veux un homme qui reste.

Il esquissa un sourire en coin, celui qui me rendait folle autrefois.

— Promis. La prochaine fois, je te laisse te débrouiller avec les gorilles.

On rit. Un rire absurde, nerveux, qui se brisa en sanglots dans ma gorge. Je plongeai mon visage dans le creux de son cou, respirant l'odeur de sa peau, le sel de sa sueur, la réalité de sa présence. Ses bras m'encerclèrent, m'écrasant contre son torse. Son cœur battait la chamade contre mes côtes, un rythme sauvage, désordonné, qui s'accordait enfin au mien.

À cet instant, les barrières ne se contentèrent pas de tomber ; elles furent pulvérisées. Il n'y avait plus de "Lui" et "Moi", plus de passé pesant ou d'avenir incertain. Il n'y

avait que cette étreinte dans la poussière de l'aube.

Je sentis ses lèvres se poser sur mes cheveux, puis sur ma tempe. Un baiser de survivant.

— On fait quoi maintenant ? demandai-je contre son épaule. On n'a plus rien.

Il recula juste assez pour plonger son regard dans le mien. Ses yeux ne cherchaient plus la domination, mais la paix.

— On a tout, Rose. On a le silence. Et on a demain. C'est la première fois de ma vie que je ne sais pas ce qui va se passer dans une heure. Et pour la première fois, je n'ai pas peur.

Le soleil franchit enfin la ligne d'horizon, inondant l'entrepôt d'une lumière crue, presque blanche. La poussière suspendue dans l'air ressemblait à des paillettes d'or. Le chaos de la veille — les dossiers brûlés, les comptes vidés, les noms trahis — ne semblait plus être qu'un mauvais script de cinéma.

Je passai mes bras autour de sa taille, m'ancrant à lui. Il avait raison. Ce n'était pas une fin, c'était un accouchement. "L'écho de nos naissances". On venait de naître à nouveau, dépouillés de nos masques, de nos titres et de nos rancœurs.

Il se redressa avec effort, m'entraînant avec lui. Nous restâmes debout au milieu des décombres, chancelants mais unis. Le lien qui nous unissait était lourd, oui. Il pesait le poids de nos erreurs et de nos sacrifices. Mais ce n'était plus une chaîne qui nous étranglait ou nous tirait vers le fond.

C'était une ancre. Celle qui empêche le navire de dériver quand la tempête sature l'horizon.

— On s'en va ? demanda-t-il, ses doigts entrelacés aux miens.

— Où ça ?

Il regarda vers la sortie, là où la ville s'éveillait, indifférente à notre drame, baignée dans une clarté nouvelle.

— N'importe où. Là où on n'a pas besoin de noms de famille pour exister.

On avança vers la lumière, d'un pas encore incertain. Derrière nous, les débris de notre ancienne vie s'effaçaient dans l'ombre de l'entrepôt. Le froid du matin piquait nos visages, mais sous ma paume, la chaleur de sa main était une promesse.

L'épreuve était passée. Le monde pouvait bien recommencer à tourner, nous avions déjà trouvé notre propre centre de gravité. Le reste n'était que de la littérature, et nous étions enfin prêts à en écrire les pages blanches.

L'aube n'était plus une menace, elle était un pardon. Et dans cette clarté sans concession, je savais que, pour la première fois, nous étions enfin réels.

# Chapitre 14

## L'Unisson du Destin

La lumière de l'aube avait cette couleur de perle écrasée, une clarté presque indécente après l'obscurité poisseuse de l'entrepôt. On marchait sur le bitume craquelé, et chaque pas nous éloignait un peu plus des décombres de nos identités passées. L'air sentait l'ozone, le sel de la mer proche et ce parfum métallique de fin de tempête.

Sa main serrait la mienne. Pas comme on tient quelqu'un pour ne pas le perdre, mais comme on tient une partie de soi-même qu'on vient de recouvrer. C'était une soudure.

— On ressemble à quoi, d'après toi ? murmura-t-il, sans quitter la route des yeux.

Je jetai un coup d'œil à nos silhouettes allongées par le soleil rasant. Deux ombres qui ne faisaient qu'une dès qu'elles se frôlaient.

— À deux survivants qui ont oublié de mourir. Ou à deux fous qui commencent à comprendre la plaisanterie.

Il eut un petit rire rauque, un son qui vibra jusque dans mon épaule.

— Je préfère la deuxième option. C'est moins héroïque, c'est plus nous.

On grimpa dans la voiture garée à l'écart, une vieille berline dont l'odeur de cuir usé et de tabac froid m'enveloppa comme une armure. Il ne démarra pas tout de suite. Le silence s'installa, mais ce n'était plus ce silence de plomb, chargé de non-dits et de fusils braqués. C'était un silence liquide, transparent. Une respiration à l'unisson.

Je posai ma tête contre le siège, observant son profil. La lumière soulignait l'arête de son nez, la ligne dure de sa mâchoire, et cette petite cicatrice au coin de l'œil que je n'avais jamais osé toucher. À cet instant, l'évidence me frappa avec la violence d'un accident de voiture. Il n'y avait plus de « lui » et de « moi ». Il n'y avait que cette fréquence commune, ce battement de cœur synchronisé qui rendait tout le reste — les trahisons, les noms de famille, les guerres d'héritage — parfaitement dérisoire.

Il tourna la tête vers moi. Ses yeux étaient d'un gris d'orage apaisé.

— Tu le sens ? demanda-t-il d'une voix basse.

— Quoi ?

— Le vide. Celui qui était là depuis... je ne sais pas. Toujours.

Je posai ma main sur son torse, là où le tissu de sa chemise était encore froissé par la lutte. Sous mes doigts, le rythme était régulier. Puissant.

— Il est parti, soufflai-je.

— Il est remplacé.

Il attrapa ma nuque, ses doigts s'immisçant sous mes cheveux avec une lenteur électrique. Le contact envoya une décharge qui ne brûlait pas, mais qui soignait. C'était une sensation de complétude si profonde qu'elle en était presque effrayante. On s'était cherchés dans le noir pendant des années, sous des visages d'emprunt et des sourires de façade, pour finir ici, en miettes, mais enfin entiers.

— T'as pas peur ? lui demandai-je, mon visage à quelques centimètres du sien. De ce que ça veut dire ? De ne plus pouvoir respirer si je ne suis pas dans la pièce ?

Il esquissa un sourire en coin, ce sourire piquant qui m'avait tant agacée au début, avant que je ne comprenne qu'il était son seul rempart contre le monde.

— Je ne respire déjà plus correctement depuis que je t'ai vue pour la première fois dans ce hall d'hôtel, répondit-il. Autant l'accepter. On est foutus, on est liés. C'est de la physique pure, à ce niveau-là.

Il scella ses lèvres sur les miennes. Ce n'était pas un baiser de cinéma, chargé de drame. C'était un baiser de reconnaissance. Un « te voilà enfin ». Le goût de sa peau, un mélange de sel et de fatigue, était l'unique saveur dont j'avais besoin pour le restant de mes jours. Mes yeux se fermèrent et je vis des constellations naître sous mes paupières. L'unisson. Ce mot que je trouvais ringard dans les livres devenait ma seule réalité géographique.

Il recula de quelques millimètres, son front contre le mien.

— On va où, alors ? On a plus de nom, plus de plan, et probablement plus d'amis.

— On a mieux que ça, répliquai-je en glissant mes doigts dans les siens. On a l'anonymat. On peut être n'importe qui. Des profs de gym à Vancouver, des barmans à Lisbonne, des fantômes dans les Alpes.

— Prof de gym ? Sérieusement ? Regarde-moi, je suis incapable de compter jusqu'à dix sans avoir envie de fumer une clope.

Je riais, un rire qui venait du ventre, léger, pur.

— D'accord, pas prof de gym. Mais quelque chose de vrai. Quelque chose où on n'a pas besoin de vérifier si on est suivis avant de s'embrasser dans la rue.

Il démarra le moteur. Le ronronnement de la voiture semblait accompagner la vibration intérieure qui ne me quittait plus. On quitta la zone industrielle, laissant derrière nous les squelettes de métal et les secrets enfouis. Le soleil était maintenant bien haut, lavant la ville de ses ombres.

Pendant que les kilomètres défilaient, je regardais mes mains. Elles ne tremblaient plus. La paix qui m'habitait était si dense qu'elle en devenait physique, une sorte de chaleur liquide coulant dans mes veines. J'acceptais tout. L'absurdité de notre rencontre, la violence de notre parcours, et cette conclusion inévitable : nous étions les deux moitiés d'un même écho.

— Tu penses qu'on est nés pour ça ? demanda-t-il soudain, son regard fixé sur l'horizon où le ciel rejoignait l'océan. Pour ce moment précis ?

— Je pense qu'on est nés avec une moitié de carte chacun. On a passé notre temps à essayer de lire la nôtre tout seuls, et forcément, on se perdait.

Il tendit sa main droite vers moi, sans lâcher le volant de la gauche. Je la saisis.

— Maintenant, on a la carte entière, conclut-il.

La route s'ouvrait devant nous, longue bande d'asphalte chauffée par le jour. Pour la première fois de ma vie, l'avenir n'était pas un tunnel sombre ou une série de pièges à éviter. C'était une page blanche, immense, un peu étourdissante, mais j'avais le stylo dans une main et sa main dans l'autre.

Le reste n'était effectivement que de la littérature. Les noms de famille, les héritages de sang, les dettes du passé... tout cela s'était évaporé dans la lumière de l'aube.

On n'était plus les héritiers de nos naissances. On était les artisans de notre destin.

Je fermai les yeux, écoutant le vent siffler contre les vitres. Je sentais son regard sur moi, chargé d'une promesse silencieuse. On n'avait pas besoin de grands discours. Tout était dit dans la pression de ses doigts, dans l'alignement de nos souffles.

Nous étions réels. Enfin. Et le monde, dans toute sa fureur et sa beauté, nous appartenait à nouveau, parce qu'on avait enfin trouvé notre point d'ancrage. L'unisson n'était pas une fin, c'était le premier accord d'une symphonie que nous allions écrire à deux, une note à la fois, dans la clarté d'un jour qui ne finirait jamais tout à fait de se lever.

# Chapitre 15

## L'Éternité au Présent

Le silence n'était plus une menace. Autrefois, dans les couloirs de nos enfances respectives, il pesait le poids d'un secret mal gardé ou d'un reproche en suspens. Aujourd'hui, entre ces murs nus qui sentaient encore la peinture fraîche et le sel marin, le silence était une étoffe souple, un luxe qu'on s'offrait sans crainte de le voir se déchirer.

Sacha était debout près de la fenêtre, la silhouette découpée par une lumière d'hiver, crue et magnifique. Il portait ce pull en cachemire gris anthracite que j'aimais tant, celui qui retenait l'odeur de sa peau — un mélange de cèdre, de tabac froid et de quelque chose de plus électrique, de plus vital.

Je m'approchai, mes pas feutrés sur le parquet brut. La tension était là, toujours. Ce n'était pas la tension de l'incertitude, mais celle de la reconnaissance. Cette vibration qui se produit quand deux pôles magnétiques finissent enfin par se toucher après avoir lutté contre la physique.

— Tu penses à quoi ? demandai-je à voix basse, en glissant mes mains dans les poches de mon jean.

Il se tourna vers moi. Ses yeux, d'un bleu délavé par la fatigue mais brillant d'une clarté neuve, ancrèrent les miens. Un sourire en coin, à peine une esquisse, étira ses lèvres.

— À la logistique du chaos, répondit-il d'un ton sec, presque piquant. On a tout plaqué, Alix. On a rendu les clés du royaume, on a brûlé les contrats, et là, on est dans

une maison qui n'a même pas de cafetière digne de ce nom. C'est techniquement un désastre.

Je ris, un son léger qui sembla ricocher contre les vitres. C'était ça, notre langage. Une manière de désamorcer le sacré par le quotidien, de protéger notre vulnérabilité derrière une ironie de façade.

— Le désastre a un goût de liberté, tu ne trouves pas ?

— Il a surtout un goût de poussière, répliqua-t-il en s'approchant d'un pas.

Il réduisit l'espace entre nous. L'air se raréfia. C'était cette fameuse tension, celle qui nous avait consumés pendant des mois, quand nous n'étions que les pions d'un échiquier familial trop grand pour nous. Désormais, l'échiquier était renversé. Il ne restait que nous.

Il posa sa main sur ma nuque. Ses doigts étaient frais, mais son contact déclencha une brûlure immédiate sous ma peau. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale, une onde pure, archaïque. Je fermai les yeux un instant, savourant la texture de sa paume contre mon cou. C'était mon point d'ancrage. Mon port d'attache dans l'océan de ce que nous ne savions pas encore.

— Alix, reprit-il, sa voix changeant de timbre, devenant plus rauque, plus dense. Regarde-moi.

J'obéis. La distance avait disparu. Je pouvais compter les petites cicatrices qui marquaient son histoire, lire la fatigue dans le réseau de ridules au coin de ses paupières, et y voir, surtout, une promesse.

— On ne doit plus rien à personne, murmura-t-il. Ni à mon père, ni à tes fantômes. On est les premiers de notre lignée à ne pas avoir de compte à rendre. Ça te fout la

trouille ?

— À mourir, avouai-je dans un souffle. Et toi ?

— Je suis terrifié. C'est la sensation la plus saine que j'aie jamais ressentie.

Il pencha la tête, son front contre le mien. Nos souffles se mélangèrent, un cycle de vie partagé, une petite éternité contenue dans l'espace de quelques centimètres. Je sentais le battement de son cœur, ou peut-être était-ce le mien, je ne savais plus. Nous étions en unisson, comme deux instruments enfin accordés sur la même fréquence.

Je passai mes bras autour de sa taille, sentant la force tranquille de son corps sous le tissu. C'était une étreinte de survie, puis, très vite, une étreinte de vie tout court. L'odeur du café commença à monter de la cuisine — une vieille machine dénichée la veille — se mêlant à l'air marin. Des odeurs de présent. Des odeurs de "maintenant".

— On va faire quoi de tout ce temps ? demandai-je, le visage enfoui dans le creux de son épaule.

— Ce qu'on veut. On va rater des choses, on va en réussir d'autres. On va s'engueuler pour des détails insignifiants parce qu'on n'a plus de tragédies à gérer. On va devenir banals, Alix. C'est le plus grand luxe qu'on puisse s'offrir.

Il se recula juste assez pour capturer mon menton entre son pouce et son index. Son regard se fit plus intense, brûlant d'une honnêteté sans filtre.

— Je t'ai aimée dans la guerre, dit-il. Je veux voir ce que ça donne dans la paix.

Le baiser qui suivit n'était pas un adieu au passé, mais un sceau posé sur l'avenir. Il était lent, exploratoire, chargé de tout ce que les mots ne pouvaient pas contenir. Il y avait la douceur de la soie et la force du granit. C'était un engagement physique, une

promesse tactile. À cet instant, les noms de famille, les héritages empoisonnés et les dettes de sang n'étaient plus que de la fiction.

Nous nous séparâmes à regret, mais sans tristesse. La lumière dans la pièce avait changé ; elle était devenue plus dorée, plus chaude. Le soleil montait, implacable et magnifique, au-dessus de l'horizon.

Sacha se dirigea vers le vieux buffet en bois et en sortit deux tasses dépareillées.

— Café ? demanda-t-il avec ce flegme qui m'avait tant fait rager autrefois et que j'adulais aujourd'hui.

— Café. Noir. Comme notre sens de l'humour.

Il sourit franchement cette fois, un sourire qui lui mangeait le visage et qui effaçait d'un coup des années de gravité.

On s'installa sur le rebord de la fenêtre, côte à côte, les jambes entremêlées. Dehors, le monde continuait sa course. Les vagues venaient mourir sur le sable, inlassables, dans un cycle qui ne connaissait ni début ni fin. C'était l'écho de nos naissances : non pas un événement unique et figé, mais un recommencement perpétuel.

Chaque matin serait une naissance. Chaque regard, une reconnaissance.

Je regardai mes mains. Elles ne tremblaient plus. Le stylo était quelque part sur la table, prêt à couler la suite, mais pour l'instant, l'encre la plus importante coulait dans nos veines. Nous n'étions plus les héritiers d'une tragédie, mais les architectes d'une joie simple, brute, presque sauvage à force d'être vraie.

— Tu sais, dit Sacha en fixant l'horizon, on dit souvent que l'éternité, c'est long.

— Surtout vers la fin, complétai-je avec un clin d'œil.

— Ils se trompent. L'éternité, c'est juste ça.

Il posa sa main sur la mienne, un geste simple, définitif.

— C'est ce moment où tu ne veux être nulle part ailleurs. Où le passé n'est plus un poids et où le futur n'est plus une menace. C'est ce point d'ancrage. Ici. Maintenant.

Je serrai ses doigts. Le contact était chaud, solide. On ne savait pas de quoi demain serait fait. Il y aurait des orages, sans doute. Il y aurait des doutes, certainement. Mais pour la première fois de nos vies, nous n'étions plus des victimes du sort. Nous étions des artisans.

La symphonie dont j'avais rêvé ne faisait que commencer. Ce n'était pas une explosion de cuivres, mais une note tenue, pure, qui vibrait dans l'air matinal. Un accord parfait né du chaos.

Le monde nous appartenait, non pas parce qu'on l'avait conquis, mais parce qu'on avait enfin appris à l'habiter. Sans masque. Sans héritage. Juste nous.

Je bus une gorgée de café brûlant, sentant la chaleur se diffuser dans ma poitrine. Je regardai Sacha, son profil noble, sa présence tranquille, et je sus que chaque seconde à venir serait une conquête.

L'éternité n'était pas une promesse d'après-vie. C'était la clarté de ce jour qui se levait et qui, dans l'alignement de nos souffles, ne finirait jamais tout à fait de nous éblouir. Nous étions réels. Nous étions libres. Et pour la première fois, le mot "toujours" ne ressemblait plus à une condamnation, mais à une invitation.

— On commence par quoi ? demandai-je en posant ma tête sur son épaule.

Il prit une profonde inspiration, comme s'il humait pour la première fois l'odeur de sa propre vie.

— Par vivre, Alix. Tout simplement par vivre.

Et dans l'éclat de ce matin neuf, c'était le plus beau des programmes. Les échos s'étaient tus. Il ne restait que la voix du présent, claire et vibrante, qui nous appelait vers le large. Nous nous sommes levés, main dans la main, prêts à marcher dans la lumière. Sans nous retourner. Enfin.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Écho de nos Naissances"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)